
3 1761 03934 8982





10⁰⁰

(A)

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION MONTCALM

N. 408 B

DIVERS



PH. AUBERT DE GASPÉ

DIVERS

PAR

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ

AUTEUR
DES « ANCIENS CANADIENS » ET DES « MÉMOIRES »



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
79, rue St-Jacques
1913


LIBRARY
JUN 1 1974
UNIVERSITY OF



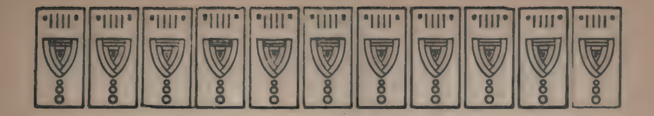
AVANT-PROPOS

En donnant publicité à cet ouvrage, il est peut-être convenable de le faire précéder des remarques suivantes :

J'ai découvert le manuscrit de l'auteur parmi des papiers de famille. En ayant donné lecture à quelques amis, ils m'ont conseillé de l'imprimer.

Je prie le lecteur bienveillant de prendre en considération que ce sont les derniers écrits d'un octogénaire, qui est décédé avant d'avoir eu l'avantage de pouvoir les repasser.

L'Éditeur



Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
Venge les opprimés sur la tête des rois.
Belle Vierge, sans doute enfant d'une déesse,
Crains de laisser périr l'étranger en détresse :
L'étranger qui supplie est envoyé des dieux.

André Chénier.

FEMME DE LA TRIBU DES RENARDS[1]

Avant de raconter l'histoire de cette esclave, que j'ai connue depuis ma plus tendre enfance jusqu'à sa mort, je crois devoir la faire précéder des deux actes suivants, que je dois à l'obligeance de monsieur l'abbé Tanguay :

Extrait du Registre des Baptêmes, Mariages et Sépultures de la paroisse Saint-Thomas pour l'année mil sept cent soixante et un.

L'an mil sept cent soixante et un, le neuf de may, je, soussigné, prestre curé de Saint-Thomas, ai baptisé avec les cérémonies ordinaires une Sauvagesse, appartenante à madame Couillard, âgée d'environ vingt-six ans ; elle a été nommée Geneviève Le parrain a été monsieur André

(1) Les Iroquois.

Couillard, ecclésiastique, la marraine madame Couillard, maîtresse de la dite Sauvagesse, laquelle a signé avec le parrain et nous.

(Signé) « Alliés veuve Couillard,
« A. Thomas Couillard, ecclésiastique,
« Maisonbasse, Ptre ».

Le douze octobre mil huit cent huit par nous curé a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse, le corps de Marie Geneviève, sauvagesse, fille native du pays des Renards, élevée depuis sa jeunesse dans la maison de monsieur Couillard, seigneur primitif, où elle a été baptisée et a reçu l'éducation chrétienne et catholique et fait sa première communion, et vécu ensuite en bonne chrétienne, âgée d'environ soixante et quinze ans, n'ayant pu recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction à cause de la surprise de la mort ; mais ayant reçu le sacrement de Pénitence peu de jours auparavant. Ont été présents à la dite inhumation monsieur Antoine Gaspard Couillard, soussigné, Pierre Fournier, Étienne Churet et plusieurs autres témoins qui n'ont su signer.

(Signé) Antoine Gaspard Couillard.
J. M. Verreau, Ptre.

Quoique cette Indienne ne fût baptisée qu'à l'âge approximatif de vingt ans, elle n'en avait pourtant que onze à douze, lorsque monsieur Jean-Baptiste Couillard l'acheta d'un sauvage *abénaquis*. On doit alors supposer que le curé de la paroisse de Saint-Thomas crut devoir instruire la catéchumène avant de lui conférer les sacrements de Baptême et de Pénitence, et que

le peu d'intelligence de la jeune fille fut cause de ce tard. La Grosse (je ne lui ai jamais connu d'autre nom) avait en effet l'esprit très borné, sans être pourtant idiote. Elle ne s'exprimait qu'avec difficulté, et à l'aide d'un patois de son invention.

C'était vers l'année dix sept cent quarante-six, que le capitaine Jean-Baptiste Couillard de l'Épinay (1), seigneur de Saint-Thomas et de Saint-Pierre, étant parti de Québec dans l'après-midi d'une belle journée du mois d'août, fut contraint par un hasard providentiel de venir camper pour la nuit au sud-ouest de l'anse de Bellechasse, dans la paroisse de Saint-Vallier (2). Assez contrarié d'abord de ce que le vent et la marée l'empêchaient

(1) Monsieur Jean-Baptiste Couillard, seigneur de Saint-Thomas et de Saint-Pierre, fut tué par les Anglais, le 14 septembre 1759, ainsi que monsieur Joseph Couillard, ecclésiastique ; et tous deux furent inhumés dans l'église de Saint-Thomas, le 28 septembre 1759.

(*Note de M. l'abbé Tanguay*)

(2) On appelle indifféremment anse de Berthier ou anse de Bellechasse.

de se rendre chez lui à Saint-Thomas le soir même, il n'eut qu'à se louer ensuite de ce contretemps. En effet, le canot dans lequel il avait pris passage était vis-à-vis l'église de cette paroisse, lorsque le vent du sud-ouest tombant tout à coup, le capitaine Couillard donna le commandement suivant :

« Carquez les voiles, prenez les rames et halez fort, mes amoureux ».

Les deux jeunes gens obéirent ; mais, c'est une rude besogne que celle de nager contre vent et marée. Aussi, près d'arriver vis-à-vis du charmant bosquet d'érables qui couronne le promontoire de l'anse de Bellechasse à l'ouest, Joncas, l'un des rameurs, qui goûtait peu la perspective de nager cinq lieues avant d'arriver au manoir seigneurial de Saint-Thomas, dit au capitaine Couillard, qui tenait le gouvernail d'une main et un volume d'Horace de l'autre : « Vous, mon capitaine, qui

êtes un savant, pourriez peut-être nous dire qui a inventé les voiles » ?

Monsieur Couillard (1), heureux d'être consulté sur un point d'histoire aussi important, mit le volume dans sa poche, tira sa tabatière pour s'éclaircir le cerveau ; et après s'être mouché, et avoir toussé au préalable, comme doit le faire tout érudit consulté sur une question importante, dit : « L'arche de Noé n'avait pas de voiles, nul doute à cet égard : *primo*, parce que n'ayant

(1) Je n'ai pas connu le monsieur Couillard auquel je prête un rôle qui pourra paraître chargé à certains lecteurs, mais j'ai bien connu son fils, ayant aussi nom Jean-Baptiste, et je puis affirmer que je l'ai peint au naturel Quoique très savant, il était exempt de pédantisme, mais il avait la naïveté d'un enfant et croyait tout le monde aussi instruit que lui. J'avais à peine onze ans qu'il m'entretenait de sciences abstraites, de sujets de haute philosophie, malgré les réclamations de mon père qui lui disait en haussant les épaules : « Mais tu vois bien, Couillard, que l'enfant ne te comprend pas ! — Il me comprend bien, cher ami, répliquait monsieur Couillard, en me regardant de cet air de douceur angélique que je n'ai vu qu'à lui. N'est-ce pas, Philippe, que tu m'as bien compris » ?

Je secouais la tête, comme si j'eusse joué au plomb, pour ne pas le peiner, et peut-être aussi par un petit mouvement de vanité. Et lui de s'écrier en regardant mon père : « J'étais certain, cher ami, que Philippe me comprenait » ! Si un cultivateur exprimait ses craintes à monsieur Couillard sur les dangers de la pleine lune du

aucun port en perspective, Noé était très indifférent quant à la route de son navire ; *secundo*...

— Quant au *secundo*, dit Joncas, je crois sans vous offenser, mon capitaine, pouvoir vous en donner la raison : c'est que le capitaine Noé et son équipage, étant enfermés dans la cale du navire, il leur était impossible de veiller à la manœuvre.

— Voici le second point décidé, dit en riant monsieur Couillard ; tu as de l'esprit, Joncas, et avec un peu d'étude tu deviendras savant ; je m'y connais, et c'est moi qui te le prédis.

— Les anciens, continua l'érudit, en donnant une chiquenaude sur son ja-

mois d'août pour les pois des champs, les légumes, etc., etc., Jean-Baptiste (*) avait à subir une dissertation astronomique de trois quarts d'heure, et ce n'était qu'après avoir parcouru toute la route du zodiaque qu'il courait la chance de s'évader. J'ai peint ce caractère parce que je le crois quasi unique : celui du pédant de bonne foi, si je puis m'exprimer ainsi. Loin de moi l'intention de manquer à la mémoire d'un gentilhomme orné de toutes les qualités et de toutes les vertus qui font honneur au genre humain.

(*) Sobriquet que l'on donne au Canada aux cultivateurs.

bot de dentelle pour en secouer le tabac d'Espagne, les anciens qui ne portaient pas de chemises se servaient-ils de voiles pour leurs vaisseaux ? C'est une question dont je m'occuperai à loisir, fit le savant, en se parlant à lui-même.

» Cependant le divin Homère, qui vivait deux mille ans avant l'ère chrétienne, comme vous le savez, mes enfants, nous parle de la flotte des Grecs qui portait les bataillons innombrables d'Agamemnon ; ces vaisseaux devaient avoir des voiles, puisqu'il voulut sacrifier sa fille Iphigénie, pour obtenir des dieux un vent favorable. Les Argonautes, douze cents ans avant l'ère chrétienne, les Argonautes, ainsi appelés du nom du vaisseau *Argo*...

— Faites excuse, mon capitaine, si je vous coupe la parole, mais je crois moi que c'est le bon Dieu qui a inventé les voiles, fit Joncas.

— Tu as raison, mon fils, répliqua monsieur Couillard, c'est Dieu qui a

donné l'intelligence et le génie à l'homme, comme il a donné un instinct admirable aux animaux ». Et voilà l'érudit lancé dans une dissertation physiologique, théologique et métaphysique à perte de vue.

Joncas, profitant d'un temps d'arrêt, pendant lequel l'érudit tirait sa boîte, pour y puiser une autre prise de tabac, se hâta de lui dire : « Puisqu'il est convenu que le bon Dieu a inventé les voiles, auriez-vous la complaisance de me dire qui a inventé les rames ?

— Les rames, mon fils, sont aussi anciennes que l'art de naviguer dans les petits canots, et même sur une pièce de bois flottante. Homère nous rapporte dans son *Odyssée*, que tu connais sans doute, que le sage Ulysse fit force de rames en Sicile pour se soustraire aux quartiers de rochers, que les Cyclopes lançaient contre sa flotte ; et maints auteurs que je pourrais citer parlent des galères birèmes, trirèmes, etc.

Mais Homère et Virgile étaient des poètes, et ils attribuaient généralement l'honneur d'avoir inventé l'art de la navigation à Jason, mais cet honneur, ainsi que celui d'avoir inventé l'art d'écrire, me paraît revenir aux Phéniciens, qui étaient déjà une nation puissante et florissante lorsque les Argonautes firent voile de la Grèce à Colchide dans le vaisseau *Argo*, pour conquérir la toison d'or. Et avant même que Didon, *Sidonia Dido*, comme tu sais que Virgile l'appelle, aborda en Afrique pour y fonder Carthage, les Phéniciens avaient déjà depuis longtemps établi plusieurs colonies, et en Afrique même, où cette reine fugitive fonda Carthage ; et c'est l'opinion de Strabon et de Diodore de Sicile qui n'est pas à dédaigner. Et je suis d'opinion que cet art se perd dans la nuit des temps.

— Vous avez parlé tout à l'heure, mon capitaine, fit Lebrun, l'autre matelot, de Cyclopes qui lançaient des

quartiers de rochers ; ces gaillards-là devaient avoir de fameux poignets ?

— Les Cyclopes, mon fils, étaient des géants, qui n'avaient qu'un seul œil au milieu du front.

— Je ne suis pas surpris, dit Joncas, qu'ils visassent si mal ayant pourtant une flotte pour but ; les hommes à deux yeux, comme nous autres chrétiens, n'auraient pas manqué de l'atteindre.

— Excellent, mon garçon, répliqua l'érudit ; c'est une autre question que j'aurai à résoudre, celle de décider s'il est plus avantageux pour viser de n'avoir qu'un œil seul, ou d'en avoir deux. Mais je m'en occuperai quand j'aurai fini de te prouver que l'invention des rames...

— Inutile, mon capitaine, interrompit Joncas, de nous prouver l'antiquité de ces charmants instruments de torture, car comme c'est le diable qui les a inventés pour damner les chrétiens,

il doit s'être hâté de leur faire part de cette précieuse découverte » !

Monsieur Couillard éclata de rire à cette sortie ingénieuse de son matelot, et mit le cap sur l'anse de Berthier.

L'anse de Bellechasse, ou de Berthier, comme on l'appelle indifféremment, située partie au sud-ouest dans la paroisse de Saint-Valier, et partie au sud et au nord-est dans la paroisse de Berthier, offre à marée haute une nappe d'eau d'environ quatre milles de tour. La partie au sud-ouest où abordèrent les voyageurs court trente arpents en droite ligne depuis un promontoire à l'entrée du bassin, couronné d'un magnifique bocage d'érables, jusqu'à la petite rivière Bellechasse qui se décharge à l'extrémité sud de ce beau rivage. La mer était haute ; et le murmure de la lame, qui se brisait lentement sur la rive sablonneuse, le gazouillement des alouettes, des plu-

viers, qui couvraient littéralement le rivage, et les derniers chants des oiseaux de l'immense bocage, animaient seuls cette solitude.

Trois *wiggams* (1) plantés sur la partie la plus élevée du rivage, quelques enfants indiens jouant sous la feuillée des érables, un vieux sauvage, image du dieu Terme des Romains, fumant en silence à la porte de sa cabane, sans paraître faire attention au canot des étrangers qui abordait le rivage, et les derniers rayons du soleil qui se couchait derrière les Laurentides complétaient ce tableau pittoresque de scène canadienne (2).

(1) Il faut beaucoup de temps à l'homme civilisé pour se construire une maison, c'était tout au plus l'affaire d'une petite heure pour les Indiens primitifs. Une pirogue d'écorce de bouleau de quatre places était presque toujours suffisante pour porter une famille indienne, rarement composée de plus de quatre membres, le père, la mère et d'un ou deux enfants. Ce n'était pas le bagage, réduit au plus simple nécessaire, qui surchargeait le canot : un fusil, un cornet à poudre, un sac à plomb, une petite chaudière, un chien de la taille d'un renard et un rouleau d'écorce de bouleau complétaient la cargaison. On plantait en terre une perche longue de sept à huit pieds, et l'on avait bien vite construit un joli *wiggam,* qui servait d'abri à toute la famille.

(2) Le magnifique bocage d'érables qui couronne aujour-

C'est mon vieil ami *Katoué*, fit monsieur Couillard, il m'a reconnu, mais il craindrait de déroger à sa dignité de chef.

Les *Abénaquis* ne faisaient jamais les premières avances.

Et sautant sur le rivage il s'approcha de l'Indien, et lui dit : « Ton frère le Visage-Pâle est venu demander l'abri de sa cabane pour la nuit à son frère la Peau-Rouge.

d'hui le promontoire à l'ouest de l'anse de Berthier devait s'étendre autrefois jusqu'à la petite rivière Bellechasse, qui se décharge au sud à l'extrémité de ce petit golfe. Charmante rivière qui surgit au milieu d'un bosquet d'arbres et d'arbrisseaux d'espèces différentes, aux yeux surpris du spectateur.

Ce beau domaine appartient à ma famille depuis environ soixante et dix ans. Feu mon oncle maternel Xavier Roch de Lanaudière, député adjudant général de milice et coseigneur de Saint-Valier, frappé de la beauté des lieux, l'acheta et y construisit un pied-à-terre vers le milieu de l'anse sur un tertre à environ cent pieds du rivage. Ses deux sœurs en héritèrent après sa mort, ajoutèrent une allonge à la maisonnette et cédèrent ensuite le domaine à leur neveu, feu monsieur John Young, qui lui aussi fit une addition considérable à ce charmant *cottage*

Cette belle propriété appartient maintenant à mon gendre l'honorable Charles Alleyn, shérif du district de Québec, qui l'acheta, afin de la conserver dans la famille. Et malgré la grandeur du cottage, il est encore trop exigu pour son cœur irlandais et partant si hospitalier. J'y ai passé des soirées délicieuses assis autour d'un petit feu

— Mon frère le Visage-Pâle est le bienvenu, répondit le vieux chef, en lui présentant la main ; il est maintenant le maître dans le *wiggam* de son frère *Katoué ;* et tout ce qui est ici lui appartient ».

Après un court entretien, monsieur Couillard s'aperçut que si son ami *Katoué* avait le cœur généreux, son garde-manger n'offrait pourtant, en perspective, qu'un bien maigre souper. Les Sauvages ménagent leur poudre et s'imposent souvent un jeûne rigoureux plutôt que de la dépenser. Sous cette impression, il dit à Lebrun de prendre un fusil et d'aller tuer du petit gibier.

« Arrête, mon frère, fit le Sauvage, quand *Katoué* demande à son ami Couillard l'abri de son grand *wiggam*, Couillard lui dit : « Assis-toi, mon frère, et

allumé sur le bord du rivage, causant avec lui et sa femme, tandis que leurs enfants jouaient sur la grève sablonneuse, en poussant, suivant l'expression d'un grand poète, des cris de joie si aigus, qu'ils semblaient arrachés à la douleur physique.

mange, et *Katoué* n'apporte pas à souper à son ami le Visage-Pâle » ? Et sur ce, il prit un fusil et s'éloigna de ses hôtes.

« — L'hospitalité de cet aborigène, dit monsieur Couillard, est touchante.

— Sans trop vous *interboliser*, mon capitaine, fit Joncas ; quelle espèce d'animal, sauf votre respect, est un aborigène ?

— Il est bien vrai, mon fils, répliqua le savant, que l'homme même est un animal qui se pique de raison, quoique ce mordant critique de Boileau assure qu'il est le plus sot animal de la création ; mais laissons pour le moment ce sujet sur lequel je reviendrai bientôt ; car après tout on peut se servir du mot animal en parlant de l'homme, mais toujours en y mettant un correctif que tu as, sans doute, oublié par distraction. Mais pour répondre à ta question, tu as lu dans l'histoire romaine, qu'il y avait même un peuple

d'Italie que l'on appelait aborigène ; tu sais aussi que le mot français aborigène est dérivé du substantif latin *aborigenes*, c'est-à-dire, naturels d'origine ou premiers habitants d'un pays ; ce qui fait que mon ami *Katoué*, appartenant à cette race d'hommes, est un aborigène ou naturel du Canada.

» Maintenant, pour en revenir à mon sujet, l'hospitalité de cet aborigène est bien touchante ; entouré de gibier, comme il l'est, il aurait probablement jeûné plutôt que de dépenser sa munition, car sa corne à poudre, comme on l'appelle vulgairement, au lieu de poire, qui est le nom académique, m'a paru presque vide.

» J'ai reçu l'hospitalité, mes enfants, chez des gens riches, dans les châteaux même, en France et ailleurs, mais j'ai toujours pensé que le pauvre seul a le mérite de l'hospitalité. Sept fois sur dix peut-être, l'homme riche est l'obligé de celui qui lui rend visite, parce

qu'il dissipe son ennui, qu'il égaye sa solitude, ou lui donne une occasion d'étaler son luxe et ses richesses, tandis que le pauvre, lui, ou même l'homme de petits moyens, s'impose des privations lorsqu'il exerce cette noble vertu. Ceci me rappelle une petite légende que me contait ma sainte mère, qui est maintenant au ciel :

UNE PAUVRE CHAUMIÈRE

Une famille de pauvres paysans, composée du père, de la mère et de six enfants en bas âge, demeurait jadis dans une petite chaumière à l'entrée d'une forêt de la Normandie. Entrons dans cette misérable cabane. Il est huit heures du soir, par une nuit sombre du mois de novembre ; le vent gémit et la pluie tombe à torrents depuis huit jours, comme si les cataractes du ciel ouvertes menaçaient la terre d'un second déluge. Le père, la mère et deux enfants âgés de dix et douze ans

veillent près de la cheminée dans laquelle brûle en s'amortissant un fagot, que l'eau et le vent qui s'engouffrent dans la cheminée menacent d'éteindre. Des bouffées de fumée laissent de temps en temps les veilleurs dans une obscurité complète. Quatre enfants, les plus jeunes de la famille, dorment sur des grabats.

« Que de misères, que de chagrins endurent les pauvres avant de mourir, dit le bûcheron avec tristesse ; c'est à faire perdre tout courage !

— Tu n'as jamais parlé ainsi, mon homme, dit la femme ; aurais-tu perdu, toi si bon chrétien, toute confiance en Dieu et dans la bonne Vierge ?

— Oh ! non, répliqua le mari ; sans cette confiance qui me soutient, sans l'affection que j'ai pour ma famille, il y a longtemps que le chagrin m'aurait tué. Je ne me suis jamais plaint de mes souffrances, ni devant Dieu, ni devant les hommes, mais ce sont les vô-

tres, ma chère femme et mes chers enfants, qui me déchirent le cœur. Il ne restait ce soir dans la huche que le quart d'un pain, les quatre petits demandaient à manger en pleurant ; on leur en a donné chacun un petit morceau, et ils dorment maintenant, mais toi, ma chère femme, vous, mes chers enfants, vous jeûnez ce soir pour sécher les larmes de pauvres innocents trop jeunes pour comprendre notre misère ! Ah ! c'est à s'arracher les cheveux de désespoir » ! Et puis après un moment de silence, que les sanglots de la mère et des enfants, que les éléments déchaînés qui rageaient en dehors, rendaient plus solennels, le bûcheron reprit : « Tu as raison, ma chère femme, j'ai failli. C'est l'heure de la prière, implorons le bon Dieu avec ardeur et confiance, et prions-le de me pardonner ce moment de faiblesse ».

Cet acte de piété chrétienne était à peine achevé, qu'un coup frappé en

dehors attire l'attention de la famille. « Entrez », dit le paysan. La porte de la chaumière s'ouvre et livre passage à une vieille femme ployée en double, et marchant à l'aide d'une longue canne. On s'empresse auprès d'elle, on la débarrasse d'une vieille cape, dégouttant l'eau, qui lui couvre à peine les épaules, et on la fait asseoir près de la cheminée, dont on ranime le feu avec un autre fagot.

« J'ai faim, dit la pauvresse, après s'être réchauffée ; je vous prie de me donner à souper pour l'amour du bon Dieu. — Nous sommes bien pauvres, ma bonne mère, répliqua le paysan, nous n'avons que du pain ; mais, c'est de grand cœur que je vous l'offre ». Et là dessus, il lui donna le peu de pain qui restait dans la huche. Tandis que la vieille dévorait cette pitance, les enfants la considéraient les larmes aux yeux. « Je jeûne depuis deux jours », dit la vieille, après avoir englouti la

dernière bouchée ; « un autre morceau de pain pour l'amour de la bonne Vierge ! — Nous n'en avons pas davantage, fit le bûcheron ; mais attendez, bonne mère, je vais courir chez mon voisin, à un petit quart de lieue d'ici ; il est riche, il a tout en abondance, il sait que je suis honnête et laborieux, il ne refusera pas de me prêter un pain.

— Il sera plus pauvre que vous, demain, dit la vieille avec assurance ; je sors de chez lui ; et non seulement il m'a refusé l'abri de son toit par cette nuit épouvantable, mais même le chétif morceau de pain qu'on donne à la misère. Mais écoutez, ajouta-t-elle ». Et le vent qui rageait au dehors, tomba comme s'il eut obéi à un puissant génie, un feu brillant éclata dans l'âtre de la cheminée. Et l'on entendit un bruit d'ailes, comme si un immense oiseau de vingt pieds d'envergure eut passé sur la forêt. « C'est l'ange ministre de la justice de Dieu, dit la vieille d'une

voix solennelle, qui fait sa ronde nocturne dans le royaume de saint Louis, l'ami et le père des pauvres sur la terre et dans le ciel » !

A cette exclamation, toute la famille, saisie d'épouvante, tombala face contre terre. La vieille se leva de son siège, ouvrit la porte de la chaumière, et étendant la main vers la demeure du riche impitoyable, s'écria : « Regardez passer la justice de Dieu » ! Un immense éclair sillonna le ciel, un affreux coup de tonnerre ébranla la forêt, et des torrents de flammes annoncèrent la ruine du riche sans entrailles !

« Pitié, pitié, oh ! pitié pour lui ! s'écrièrent le bûcheron et sa femme. — La justice du Très-Haut est inflexible, répliqua la vieille avec autorité ; cet homme a toujours refusé à la misère l'abri de son toit et les miettes qui tombaient de sa table, et la main de Dieu l'a justement frappé » ! La vieille reprit après un moment de si-

lence : « Cette huche, dont vous avez tiré le dernier morceau de pain pour le donner à la pauvre mendiante, se remplira au fur et à mesure que vous la viderez ; et lorsque vous serez riche, vous ferez construire à la place de cette pauvre chaumière un asile pour soulager l'humanité souffrante ». Et la vieille disparut.

L'arrivée de l'Indien avec un sac plein de petit gibier, mit fin à un long et savant discours dans lequel l'érudit cita maints traits de l'hospitalité des Hébreux, des Grecs, des Romains, sans oublier celle du roi Évandre au pieux Énée.

Le souper était fini ; et monsieur Couillard, assis sur le sable devant le *wiggam* de son hôte, fumait la pipe en devisant de guerre et de chasse avec le vieil Indien, lorsqu'un cri perçant lui fit lever la tête, et une jeune *Sauvagesse* de onze à douze ans, poursuivie d'autres enfants, dont une tenant un

tison ardent, vint se réfugier près de lui. La malheureuse avait l'œil droit ensanglanté.

Monsieur Couillard, après avoir mis en fuite ces noirs diablotins, demanda au vieux chef, qui continuait à fumer en silence comme s'il n'eût rien vu, pourquoi ils permettaient à leurs enfants des jeux aussi cruels ?

« C'est une esclave » ! répondit l'Indien en montrant l'enfant du doigt avec un geste de mépris, et en haussant les épaules.

« Dieu de bonté ! s'écria monsieur Couillard, c'est une esclave ! Elle mangera, quand les autres seront repus, les restes qu'elle disputera aux chiens de ses maîtres, et elle a à peine douze ans ! Elle dormira quand ses bourreaux seront las de la torturer, et elle a à peine douze ans ! Elle sera vêtue pendant les saisons rigoureuses des haillons que les autres auront rejetés, et elle a à peine douze ans ! Elle n'en-

trera dans le wiggam de ses maîtres, pendant l'hiver, que si les autres enfants ne prennent pas un plaisir cruel à la voir transie de froid greloter sur la neige, et elle a à peine douze ans ! Elle paraît d'une constitution robuste, et elle souffrira un long et cruel martyre, car elle a à peine douze ans » !

Et l'excellent homme, déchirant un mouchoir pendant cet aparté, en faisait une compresse imbibée dans l'eau froide, qu'il appliqua sur l'œil à demi crevé de la malheureuse esclave.

« Mon frère *Katoué*, dit-il, est un grand chasseur ; il fait de longues marches dans la forêt pendant l'hiver, quand il poursuit l'orignal et le caribou, et cet enfant est trop jeune et trop faible pour le suivre.

— Si l'esclave, répliqua l'Indien, ne peut arriver à la cabane le soir, elle restera dans la forêt, et sera dévorée par les loups, comme ses chiens de frères les Iroquois ont dévoré le cœur des pri-

sonniers abénaquis qu'ils ont faits ».

Monsieur Couillard, connaissant trop bien la nature vindicative des Indiens pour lui proposer l'achat de la jeune fille après ces cruelles paroles, dit au vieux chef : « Couillard a toujours été l'ami des Peaux-Rouges, il a partagé leurs fatigues dans la chasse et leurs dangers dans la guerre. La forêt a cent fois tremblé sous les pas des guerriers français et abénaquis marchant ensemble contre les Anglais et les Renards leurs alliés ! La hache de *Katoué* et l'épée de Couillard sont encore rouges du sang de leurs ennemis ! Les guerriers sont frères et se font des présents entre eux.

— Mon frère a bien parlé, dit le vieux chef, et il a dit vrai.

— Ton frère, dit monsieur Couillard, a besoin d'une jeune fille pour prendre soin et amuser son fils qui n'a que trois ans ; mon frère *Katoué* fera plaisir à son ami en lui donnant cette esclave.

— Si l'Iroquoise appartenait à *Katoué*, fit le vieux chef, il dirait à son ami le Visage-Pâle : l'esclave est à toi, comme tout ce qu'il a dans son *wiggam ;* mais elle est l'esclave de son fils la Panthère, ajouta-t-il en étendant la main vers la seconde cabane, il a épargné la jeune squaw pour servir sa femme et amuser ses enfants.

— Bon Dieu ! s'écria monsieur Couillard, son fils l'a épargnée pour amuser ses enfants ! Que ne l'a-t-il immolée à sa vengeance, comme il a probablement fait du reste de sa famille ! Que ne lui a-t-il infligé les mêmes tortures atroces ! Elle dormirait maintenant d'un sommeil que toutes les tortures de ses bourreaux ne pourraient troubler ! La Panthère l'a épargnée pour amuser ses enfants ! C'est ainsi que le tigre traîne dans son repaire une proie vivante pour accoutumer ses petits à déchirer les chaires palpipantes de ses victimes.

— Mon frère *Katoué*, fit monsieur

Couillard, croit-il que la Panthère consentira à vendre son esclave ?

— Le fils de *Katoué*, répliqua le vieillard, aime l'argent, mais il aime encore plus la vengeance ; il a dit à la mère de la jeune squaw avant de la tuer au poteau : « J'épargnerai ta fille, mais » elle sera plus malheureuse que les » chiens de ma cabane. Et la mère » a crié : Tue-la ! tue-la » !

Monsieur Couillard poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement, et dit ensuite : « Couillard a promis à sa femme de lui acheter une esclave pour prendre soin de son *baboujine* (petit enfant). Il aime sa femme qui est bonne, et il voudrait lui faire plaisir. *Katoué* est père, il connaît des bonnes paroles pour toucher le cœur de son fils, qu'il lui parle s'il aime le Visage-Pâle, et Couillard le remerciera ».

L'Indien, après avoir fumé pendant quelques minutes sans répondre, répliqua : « Que son frère regarde les mon-

tagnes du nord, il en verra une qui domine toutes les autres : la Panthère est plus fier et plus orgueilleux que cette haute montagne ! Les Visages-Pâles ont la langue souple du serpent, dont nous parle la Robe-Noire, qui par de belles paroles flatta l'orgueil de la première femme, notre grand'mère, et lui fit manger la pomme qui perdit tous ses enfants. Que mon frère vante les exploits du jeune guerrier ; et que pour le récompenser de sa bravoure, qu'il lui donne son beau fusil de chasse et sa corne à poudre, ornée de plaques d'argent ; et la Panthère, honteux de n'avoir rien à offrir en retour, sera fier et heureux de lui donner l'esclave ».

Nous verrons quel succès obtint l'excellent monsieur Couillard, en suivant les conseils du vieux *Katoué.*

C'était un pénible sacrifice pour le capitaine Couillard, que celui de se défaire d'une arme de prix qu'il tenait de feu son père, et à laquelle il était

attaché comme tout vaillant chasseur l'est à son fusil ; il aurait préféré en payer deux fois la valeur en or, mais c'était un acte de charité, il n'hésita pas un seul instant, et prenant son fusil, il se dirigea vers le *wiggam* du jeune Indien, qui, fumant d'un air stoïque, ne semblait pas s'apercevoir de son approche.

« Ton frère le Visage-Pâle n'a pas voulu laisser l'anse de Bellechasse, sans fumer une pipe avec le fils de son vieil ami *Katoué*, fit le capitaine Couillard.

— Mon frère le Français est le bienvenu, répliqua le jeune homme, en ôtant le calumet de sa bouche, et s'en servant avec grâce pour indiquer un siège près de lui sur l'arbre renversé sur lequel il était assis.

— Le Grand Onontbio, fit le capitaine Couillard, aime ses alliés les Peaux-Rouges, et il a dit à ses officiers français : « Quand vous rencontrerez un de leurs grands guerriers, remerciez-

le de la part de leur père Ononthio » ; la Panthère est un grand guerrier, et son frère le Visage-Pâle le remercie, au nom du Grand Ononthio, des services qu'il a rendus à ses frères les Français.

— La Panthère, répliqua l'Indien, est encore bien jeune ; six chevelures anglaises et iroquoises ornent seulement sa ceinture, et il n'a fait brûler que trois de ses ennemis ! Sa hache n'est encore teinte que de quelques gouttes de leur sang, ils fuient devant lui, comme fait le chevreuil quand la Panthère de la forêt pousse son rugissement !

— La Panthère est un grand guerrier ! fit monsieur Couillard ; il mérite de porter de belles armes, car il est la terreur de ses ennemis et de ceux des Français » ! Et, ce disant, il lui présenta le fusil et la poire à poudre, montés en argent.

Le jeune Indien, malgré son stoïcis-

me habituel, ne put réprimer la rougeur subite qui lui monta au visage, et s'écria : « Le Visage-Pâle a le cœur généreux » ! Et puis, après avoir admiré les armes et après avoir couché en joue le fusil, il ajouta avec tristesse : « L'ami du Français n'a rien à lui offrir en retour, aujourd'hui ; mais la Panthère est un grand chasseur, et il lui donnera, bien vite, un capot de castor que le Grand Ononthio même serait fier de porter (1).

— La Panthère a le cœur aussi grand que brave, fit le capitaine Couillard, et son frère le Visage-Pâle le remercie de son riche présent. Mais que mon frère fasse attention aux paroles de son ami. Couillard a un petit garçon de trois ans qui est si méchant qu'il bat, mord et égratigne les femmes qui en ont soin, et ce n'est qu'à force d'argent que ton frère les fait

(1) Le prix d'un capot de castor pendant mon enfance était de cinquante louis.

rester auprès de son fils. La Panthère a une jeune esclave, qu'il la donne à son ami le Français pour amuser et servir son *baboujine*, il le remerciera et n'acceptera rien de plus.

— Mon frère le Visage-Pâle, fit l'Indien, a dit dans son orgueil : Couillard est riche, il a des grands *wiggams*, des terres, des troupeaux, mais la Panthère est pauvre et a besoin de ses pelleteries, je n'accepterai que son esclave qu'il prise moins que son chien. La Panthère gardera son esclave.

— La Panthère s'est vanté d'avoir un grand cœur, fit monsieur Couillard, et il refuse de donner à son ami une esclave qu'il prise moins que son chien, mais il lui promet la peau des castors qui nagent dans les lacs et les rivières de la forêt » ! Et là dessus il fit mine de se retirer.

Les yeux du jeune Indien lancèrent au Français un jet de flammes aussi perçant qu'une lame d'acier ; son pre-

mier mouvement fut de rendre le fusil et la corne à poudre, mais l'orgueil de s'en parer l'emporta.

« Quand la Panthère, dit-il, a refusé l'esclave à son ami, il croyait que le Visage-Pâle méprisait trop la Peau-Rouge pour accepter un riche présent de lui ; mais puisqu'il tient à emmener la jeune squaw, qu'elle le suive : et son ami le Français verra que la Panthère a le cœur généreux, qu'il est un grand chasseur et qu'il saura bien découvrir le castor, quand il se cacherait sous terre comme les mulots. Et Couillard verra, ajouta-t-il, en se redressant d'un air superbe, que la parole d'un pauvre Abénaquis vaut bien celle d'un riche Français ».

L'excellent monsieur Couillard attendit avec impatience le reflux de la marée, afin de transporter chez lui la malheureuse enfant, où elle recevrait les secours qu'exigerait son pitoyable état, elle avait l'œil à moitié crevé. La jeu-

ne Indienne, douce, docile et aimante sut bien vite gagner la confiance de ses maîtres. Elle se prit d'une affection tendre et maternelle pour l'enfant doux et aimable qu'on lui donna à amuser, et qu'elle appela son fils, aussitôt qu'elle put jaboter la langue française. Oh ! oui, d'une affection bien vive, puisqu'elle mourut de douleur, cinquante ans après en apprenant que son fils, comme elle continuait à l'appeler, était bien malade à Québec. Mais je reviendrai sur ce sujet.

Monsieur et madame Couillard voyant l'affection de la jeune *Sauvagesse* pour leur fils, témoins des petits jeux qu'elle inventait pour l'amuser, le livrèrent à ses soins comme on le fait à une bonne de confiance. Cette sécurité fut mise un jour à une rude épreuve. Le manoir seigneurial était alors assis sur la partie la plus élevée d'un promontoire qui domine le bassin, superbe nappe d'eau, dont la lame à ma-

rée haute venait mourir sous la fenêtre même de l'édifice.

Madame Couillard entre un jour dans son salon et voit un spectacle qui la saisit d'horreur. C'était ni plus ni moins la jeune Indienne qui traversait le bassin à la nage, avec l'enfant sur ses épaules. Elle poussa un cri lamentable, son mari accourut et, témoin de la cause de son effroi, la supplie de garder le silence, si elle ne veut pas exposer l'enfant au plus grand danger. En effet, la jeune fille après s'être jouée pendant quelque temps, comme un dauphin dans les eaux tièdes du Saint-Laurent, traverse le bassin et dépose le petit sur la rive opposée où elle l'amuse avec les pierres et coquilles du rivage.

Monsieur Couillard fit son possible pour tranquilliser son épouse, en lui disant que l'enfant ne courait aucun danger avec une nageuse aussi experte ; que le danger serait au contraire

d'épouvanter la jeune fille qui était très craintive ; mais, voyant qu'il ne pouvait réussir à la calmer, il lui proposa alors de se rendre lui-même à la rive opposée, à la condition expresse, que si la jeune *Sauvagesse* ramenait l'enfant pendant son absence, de ne pousser aucun cri, crainte de l'effrayer. Il monta aussitôt à cheval, mais le trajet était bien long : il lui fallait aller prendre le gué de la rivière du Sud à une dizaine d'arpents, traverser une seconde rivière nommée le Bras, et parcourir ensuite une vingtaine d'arpents avant d'arriver sur la grève où était son fils. Il avait en effet parcouru à peine la moitié du chemin, que l'Indienne avait ramené l'enfant sain et sauf. Madame Couillard finit par comprendre que son fils ne courait aucun danger, car elle racontait que l'enfant naturellement d'une constitution faible devait la santé aux bains froids que la Grosse lui faisait prendre, pen-

dant son enfance, dans le fleuve Saint-Laurent.

Pauvre Grosse ! Elle nous disait souvent, dans son patois, en regardant la belle nappe d'eau qu'offre à marée haute le bassin de Saint-Thomas : « Ben souvent passé mon fils bassin sur mon dos, va ! mais pas capable passer lui à présent ; moi trop vieille, lui trop grand » ! Et elle montrait le seigneur Couillard, dont la taille était de six pieds.

J'étais à Saint-Thomas en route pour Québec, vers le commencement du mois d'octobre de l'année mil huit cent huit ; nous prenions le café en sortant de table, vers deux heures de relevée, lorsque la Grosse entra dans le salon criant : « Une lettre de mon fils ! une lettre de mon fils » ! C'était en effet une lettre de monsieur Couillard de retour d'un voyage de trois semaines à Montréal, dans laquelle il écrivait à sa femme qu'une légère indisposition

l'empêcherait de descendre chez lui avant quelques jours, et qu'il la priait de venir le rejoindre à Québec.

Madame Couillard ne prit pas la chose au sérieux et dit à son fils : « Ton gourmand de père aura fait quelques excès chez les prêtres et autres amis du district de Montréal, ses anciens condisciples qui l'ont promené comme le veau gras ; je n'étais pas là pour veiller à sa diète, comme je le fais ici, et il aura sans doute mangé beaucoup de poires et de raisins dont il est très friand, malgré les promesses qu'il m'avait faites avant son départ ». Elle ne paraissait donc éprouver aucune inquiétude, mais lorsque la Grosse s'écria : « Mon fils va mourir » ! elle éclata en sanglots. Mon ami, le jeune Couillard, s'empressa auprès de sa mère et dit : « C'est la faute de la Grosse ; c'est elle qui vous a effrayée ».

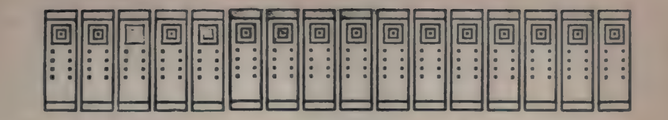
La pauvre Indienne se tut à ce reproche, pencha la tête sur l'épaule

droite, et des larmes abondantes coulèrent longtemps de son œil terne et à moitié fermé. Les pressentiments de la bonne Sauvagesse ne l'avaient pas trompée : elle mourut de chagrin et d'inquiétude à Saint-Thomas, en répétant sans cesse : « Mon fils va mourir » ! Environ trois jours avant que l'excellent monsieur Couillard s'éteignit dans mes bras, dans la rue de la ville de Québec qui porte son nom. Nous eûmes soin de lui cacher la mort de la fille, à laquelle il était très attaché.

Ainsi s'éteignirent deux existences bien disparates : le maître et l'esclave, le parfait gentilhomme, doué d'une beauté remarquable, l'érudit, et la pauvre Indienne d'un esprit borné, laide, difforme, se ressemblant pourtant tous deux par les qualités les plus précieuses de l'âme et du cœur. Ils laissèrent la terre pour se rencontrer au ciel, et y recevoir également les récompenses que Dieu accorde à la vertu.



LA GRÈVE DU MANOIR DE SAINT-JEAN-PORT-JOLI



LE LOUP-JAUNE

ANCIEN CHEF MALÉCHITE

Parmi les Sauvages qui campaient annuellement sur notre grève pendant mon enfance, était un vieux Maléchite, ayant nom le Loup-Jaune. D'après les calculs de mon père fondés sur les hommes des anciens jours que cet Indien avait connus, et sur les événements dont il avait été témoin, il devait être centenaire à cette époque. C'était un grand favori de ma famille, et mon père aimait à lui faire raconter les événements de sa vie, pendant sa longue carrière. Il plantait son wiggam assez éloigné des autres Sauvages, avec lesquels il semblait peu sympathiser, n'échangeant que

quelques courtes paroles avec ceux qu'il rencontrait. Ces derniers paraissaient plutôt le craindre que l'aimer. Il menait pour ainsi dire une vie solitaire au milieu d'eux, n'ayant pour compagnon qu'un petit chien, qui paraissait tenir autant du renard que du chien.

Toujours sombre et rêveur, le Loup-Jaune ne répondit à mes avances qu'avec une réserve repoussante. Témoin de mes espiègleries, il me considérait, sans doute, comme un être frivole et incapable d'une conversation sérieuse, et ce ne fut qu'à l'âge de dix-huit ans que je réussis à vaincre ses répugnances et à gagner son amitié.

Ce qui restait intact du Loup-Jaune après quelques jours de captivité et quelques heures de souffrances atroces au poteau, entre les mains d'ennemis aussi habiles en fait de tortures que messieurs les Iroquois, offrait encore des ruines très respectables. Il n'a-

vait rien perdu de sa haute stature, et marchait encore les épaules effacées d'un air aussi superbe qu'à l'âge de quarante ans.

Le Loup-Jaune était borgne, mais l'œil d'aigle qui lui restait lançait encore des flammes, quand il s'animait. On aurait pu le croire disciple du système de la Toinette de Molière, qui enseignait qu'en se faisant arracher un œil on n'en voyait que plus clair de l'autre. Il ne lui restait que l'index et le pouce de la main gauche, mais ces deux doigts, délivrés de leurs frères, n'en étaient pas moins prompts à lui obéir en toute occasion.

Quant aux œuvres basses du Loup-Jaune, il m'a été impossible de constater leurs avaries, mais comme il boitait un peu malgré ses efforts pour le cacher je dois en conclure que l'absence de quelques orteils mangés par ses ennemis les Iroquois, après en avoir au préalable fumé les ongles dans leurs

calumets pour passer le temps, devait être la cause de cette infirmité.

Ce Sauvage d'une haute lignée, d'une noble race, aimait la paresse ; et les riches présents qu'il recevait de la couronne comme grand chef lui permettaient de s'en passer la fantaisie. Lui exprimant un jour ma surprise de ce qu'il ne buvait pas de rhum comme les autres Indiens, il me dit qu'il avait été ivrogne jusqu'à l'âge de trente ans, mais qu'ayant alors fait une débauche qui avait duré quinze jours, son ancêtre le Loup-Jaune lui était apparu pendant son sommeil, et lui avait défendu de goûter à l'eau-de-feu, qui était un poison pour les Peaux-Rouges. « Il était temps d'arrêter, ajouta-t-il ; j'avais bu pour cent francs de pelleteries, mon fusil, mon canot, et aussi ma femme que j'avais vendue à un Français pour une bouteille de rhum.

— Comment, mon frère, lui dis-je, tu as vendu ta femme ; c'est vilain !

— C'est le meilleur coup que j'ai fait de ma vie, fit l'Indien. elle était *vaurienne*, voleuse et encore plus ivrognesse que moi ; Français ben attrapé, va !

— Ma foi, tu m'en diras tant, mon frère, lui répliquai-je, que je crois que tu as bien fait de la passer à ton ami le Visage-Pâle. Mais tu t'es remarié pour te consoler de sa perte.

— Oui, et j'ai été chanceux cette fois-là ! Marie bonne femme, va ! Elle m'a donné deux beaux garçons, et de grands guerriers. Ils ont été tués tous les deux près de moi dans une grande bataille contre les Anglais et les Renards (Iroquois) leurs alliés. J'ai vengé leur mort, mais pas assez ; j'entends encore la voix de mes enfants dans le silence de la nuit, dans les grandes tempêtes et dans la lame qui vient mourir sur le rivage ; j'entends toujours : « Vengeance ! vengeance ! mon père ».

Le vieillard ajouta après un long silence : « J'ai *ben* du chagrin, va ! Quand je pense que je ne reverrai plus mes enfants, leur mère en a fait des chrétiens et ils sont avec elle dans son paradis ; et moi j'irai chasser sans eux dans le paradis de mon grand-père. Il n'a jamais abandonné son petit-fils ; je l'ai appelé quand les chiens d'Iroquois me torturaient et il m'a toujours secouru. Mais tiens ! viens veiller ce soir et je te conterai tout ça ».

Lorsque j'arrivai, la nuit était magnifique ; la lune et les étoiles semblaient scintiller dans les eaux du Saint-Laurent, dont on entendait à peine le murmure des lames, qui se brisaient sur la rive sablonneuse à quelques pieds seulement du *wiggam* du vieil Indien. Quelques alouettes troublées dans leur sommeil, étendant leurs ailes en sautillant, poussaient de petits cris à mesure que l'eau envahissait le rivage.

Le Loup-Jaune fumait d'un air rêveur à la porte de sa cabane, lorsque son chien se leva, et redressant des oreilles fines comme des lames d'acier, se mit à aboyer à mon approche. « *Que ci ! Céna* » *!* cria l'Indien sans détourner la tête, et le chien docile alla se coucher à une petite distance de son maître, sans cesser de me regarder d'un œil fauve et malveillant. Je pris place près de mon vieil ami ; il y garda le silence pendant quelques minutes, et me fit ensuite le récit suivant :

« C'était bien longtemps, longtemps avant que Visage-Pâle avait passé le grand lac, sur grand navire, pour visiter les Peaux-Rouges, que mon grand' père *Areskoué* (1), passant près d'un village maléchite, sous la forme d'un loup jaune, vit jeune *Sauvagesse*, fille de la voix des bois, des lacs et montagnes, et l'emporta dans une caverne bien loin, bien loin. Il en fit sa fem-

(1) Dieu de la guerre.

me, et elle lui donna un beau garçon, qu'il nomma le Loup-Jaune. Dès l'âge de six ans, il était plus fort que les hommes de nos jours et que ceux qui viendront après nous.

Areskoué dit alors à sa femme : « Montre-lui à parler la voix des bois, des lacs et des montagnes, et moi j'en ferai un grand chasseur et un grand guerrier ». Et l'enfant apprit à parler la voix des bois, des lacs et des montagnes et son père en fit un grand chasseur et un guerrier terrible.

« Quand le Loup-Jaune fut homme, *Areskoué* dit à sa femme : « Pars et emmène ton fils chez les Maléchites, et il deviendra un grand chef. Quand il déterrera la hache, la terre et les arbres de la forêt trembleront sous les pas des guerriers qui accourront à sa voix ! Il boira à chaque nouvelle lune dans le crâne d'un des douze chefs ennemis qu'il aura tués de sa main, et dont les chevelures pendront dans son *wiggam !*

Mais avant de partir pour aller à la découverte, (1) il priera son père, et *Areskoué* le visitera pendant son sommeil et lui dira : « Va » ! Le Loup-Jaune partira alors, et les ennemis tomberont sous sa hache comme les feuilles sèches pendant la tempête ! et mon fils le Loup-Jaune fera brûler bien des prisonniers pour remercier *Areskoué* ».

J'interrompis le narrateur pour lui demander ce qu'il entendait par faire parler la voix des bois, des lacs et des montagnes ; et il me répondit : « Lorsque tu parles haut le soir, par un temps calme, dans la cour de ta maison, qu'entends-tu ? — Parbleu ! fis-je, j'entends l'écho du cap. — Bon ! fit le vieillard. Eh bien, tous les descendants du Loup-Jaune savent faire parler l'écho, quand ils le veulent le jour comme la nuit. — Alors fais-le parler, répliquai-je. — Non, non, dit le vieil-

(1) Aller à la découverte était synonyme de partir pour la guerre. C'était une guerre de surprise, d'embuscade, chez les Sauvages ainsi que chez les anciens Canadiens.

lard, *Areskoué* serait en colère contre moi ; il a défendu à ses enfants de faire parler l'écho, comme tu l'appelles, excepté dans les grands dangers ».

La suite de ce récit prouvera que le Loup-Jaune était ventriloque.

« Mais il me semble, lui dis-je, que tu courais un assez grand danger lorsque tes ennemis... — Laisse-moi parler, dit le Sauvage ; le Loup-Jaune est bien vieux et il lui passe des nuages dans la tête : il voit noir tout à coup, et il a de la peine à retrouver la piste de ses souvenirs ».

Je dus me contenter de cette réponse.

Il se passa la main deux à trois fois sur le front et il continua son récit :

« Le soleil allait se coucher, quand le Loup-Jaune et sa mère arrivèrent, après huit jours de marche, à un gros village maléchite. Le *wiggam* du Maléchite a toujours été ouvert à l'étranger dans l'ancien temps, comme il l'est

encore aujourd'hui. Les anciens disaient : « Viens, mon frère, te reposer de tes fatigues dans ma cabane, ma squaw va faire bonne chaudière pour apaiser ta faim ». Mais aujourd'hui le pauvre Maléchite n'a souvent à offrir aux voyageurs que l'abri de son wiggam. Les Visages-Pâles se sont emparés de nos forêts et ont détruit pour vendre leurs peaux, le gibier que le Grand-Esprit y a mis pour nourrir ses enfants.

» Plusieurs Maléchites, reprit le vieillard, après cette digression, offrirent aux étrangers l'hospitalité de leurs *wiggams*, mais ils les remercièrent en disant qu'ils voulaient d'abord parler aux chefs, aux guerriers et aux vieillards de leur village.

» On alluma le feu du conseil ; les chefs, les guerriers et les vieillards y prirent place, et attendirent en silence le message des étrangers.

» Le Loup-Jaune resta à la porte, sa

mère entra seule, et ce fut elle qui porta la parole et dit : « Que le cœur du Maléchite se réjouisse, sa sœur lui apporte une bonne nouvelle. Que les anciens cherchent dans leur souvenir, et ils se rappelleront qu'une jeune Maléchite, orpheline d'un grand chef, fut emportée par un loup près de ce village. — Ma sœur a dit vrai, répondirent quelques anciens du conseil. — Mes frères ont bonne mémoire, dit la femme ; leur sœur, qui leur parle, est celle que le loup a emportée ». Les hommes sages du conseil secouèrent la tête et un grand chef dit ces paroles : « Quand les loups emportent les jeunes filles, c'est pour les manger ; ma sœur ment ».

» — Mes frères maléchites, répliqua la femme, s'étonnent de peu de chose ; qu'ils prêtent l'oreille, et ils auront peut-être raison alors de ne pas croire les paroles de leur sœur ». Les chefs, les vieillards et les guerriers gardèrent le silence, et elle continua : « Le Loup-

Jaune emporta dans sa gueule la jeune *squaw* bien loin, en étendant la main vers le nord, et lui dit : « Le Loup-Jaune est *Areskoué*, le dieu de la guerre, il t'a emportée pour en faire sa femme, parce que tu es la fille d'un grand chef qu'il aimait, et tu seras la mère d'une race de guerriers terribles » !

» Le Porc-Épic, grand chef maléchite, qui était un jeune homme, dit alors : « Ma sœur a dit des belles paroles, mais les paroles d'une femme sont légères comme la plume qu'emporte le vent.

» — Ta sœur parlera à *Areskoué*, répondit la mère du Loup-Jaune, et il lui répondra sous la terre, dans le ciel et sous l'eau ; le Porc-Épic ouvrira les oreilles et croira alors aux paroles de sa sœur ». Et étendant la main vers le feu du conseil, il en sortit une voix qui cria : « La femme d'*Areskoué* a dit vrai » ! Et élevant la main vers le ciel, il en descendit une voix qui cria : « La femme d'*Areskoué* a dit vrai » !

Et abaissant la main vers la rivière, il en monta une voix qui cria : « La femme d'*Areskoué* a dit vrai » ! Et tous les chefs, les vieillards et les guerriers crièrent : « *Hoa !* ma sœur n'a pas menti ».

» — Maintenant que les chefs, les vieillards, et les guerriers ont cru à la parole de leur sœur, veulent-ils lui permettre de faire entrer son fils » ? Et ils baissèrent tous la tête en signe d'assentiment.

» Lorsque le Loup-Jaune entra dans le *wiggam* du conseil, les guerriers s'écrièrent : « *Hoa !* Notre frère est bien le fils d'*Areskoué !* Qu'il prenne place dans le conseil avec ses frères maléchites ».

» — Mes frères ont dit des bonnes paroles, fit le Loup-Jaune, et le Loup-Jaune les remercie ; mais il ne prendra place dans le conseil des Maléchites que comme leur grand chef. *Areskoué* a dit à son fils quand il lui a fait ses

adieux : « Va et dis aux Maléchites : Je suis le Loup-Jaune, fils d'*Areskoué* et petit-fils, par ma mère, d'*Aréna*, grand chef des Maléchites, et à ce double titre, je suis votre grand chef ».

» — Mon frère parle haut, fit le grand chef, mais le Porc-Épic ne cédera sa place à aucun guerrier ; que le Loup-Jaune prenne la seconde place, et il sera encore un grand chef !

» — Mon frère le Porc-Épic a un grand cœur, et il a parlé comme un guerrier, fit le jeune homme ; le Loup-Jaune l'aurait méprisé s'il eût cédé sa place comme un lâche. Mais le Loup-Jaune a aussi un grand cœur : il aime les Maléchites, il ne demande qu'à planter son *wiggam* près de ses frères et à vivre en paix avec eux ».

» Le Loup-Jaune planta son *wiggam* dans le village de ses frères, et les Maléchites ne virent jamais plus terrible chasseur ; sa flèche allait percer l'aigle dans les nuages, et de sa hache il bri-

sait le crâne de l'ours noir, et l'apportait au village sur son épaule, comme il aurait fait d'un jeune carcajou.

» Il y avait six lunes que le Loup-Jaune vivait avec les Maléchites, quand il se leva un jour de grand matin, et dit au Porc-Épic : « Que le Grand-Chef allume le feu du conseil ; son frère a des paroles sombres à porter. — Que mon frère parle, dit le Grand-Chef, lorsque le conseil fut assemblé.

» — *Areskoué* a visité son fils pendant son sommeil, dit le Loup-Jaune, et il lui a dit : « Les Iroquois s'avancent à grands pas, leurs guerriers sont si nombreux que la forêt tremble sous leurs pieds ! Et avant que le soleil se couche trois fois, leur cri de guerre se fera entendre dans le village des Maléchites ».

» Les guerriers continuèrent à fumer en silence, ils connaissaient la faiblesse de leur tribu, et leur cœur était triste.

» — Que ses frères ouvrent les oreil-

les, qu'ils écoutent les paroles du Loup-Jaune, et que leur cœur se réjouisse. *Areskoué* a dit à son fils : « Va, et les chiens d'Iroquois tomberont sous la hache du Loup-Jaune comme les feuilles sèches pendant la tempête » ! Que le Grand-Chef frappe le poteau, qu'il appelle ses guerriers, et qu'il aille attendre l'ennemi à une journée de marche du village maléchite.

» Il y eut une grande bataille ; les Iroquois, quoique surpris, étaient si nombreux qu'on aurait cru que la terre, les arbres et les rochers les vomissaient comme les lames qui viennent se briser sur le rivage, lorsque le Grand-Esprit irrité souffle la tempête ! Le Porc-Épic fut tué au commencement de la bataille, et les Maléchites, découragés après la mort de leur Grand-Chef, allaient prendre la fuite, quand le Loup-Jaune, poussant un cri terrible qui fit trembler la forêt, ranima leur courage. Et le Loup-Jaune tombant

sur l'ennemi, le craquement des crânes qu'il brisait sous sa hache se faisait entendre au-dessus des hurlements épouvantables que poussaient les combattants des deux armées. Les anciens appelèrent cette bataille la fête des crânes brisés des chiens d'Iroquois !

» Après la défaite de l'ennemi, le Loup-Jaune fut nommé grand chef de la tribu maléchite, ses enfants et ses petits-enfants lui succédèrent, et le vieillard qui te parle est le dernier chef de cette famille de guerriers redoutables, et aussi le dernier de sa race.

— J'allais te demander il y a quelques instants, mon frère, lorsque tu m'as coupé la parole, pourquoi tu n'avais pas fait parler l'écho lorsque tes ennemis t'infligeaient des tortures si cruelles ?

— Quand la lune et les étoiles brillent pendant la nuit, répliqua le vieillard, elles éclairent les pas du voyageur écarté, le sang coule vite dans les veines du jeune homme, et éclaire son

esprit ; mais il fait souvent noir dans la tête du vieillard qui a vu cent hivers, et il a besoin de repos. Que mon frère revienne demain, et le Loup-Jaune aura retrouvé la parole ».

Je fus ponctuel au rendez-vous le lendemain.

« — Tu m'as demandé hier au soir, fit le vieillard, pourquoi je n'avais pas fait parler l'écho, quand mes ennemis me torturaient. Mais, vois-tu, le Loup-Jaune est grand guerrier, et il voulait montrer à chiens d'Iroquois qu'il se moquait de leurs tortures. Mais, écoute, je vais te conter tout ça.

» Je chassais depuis quinze jours dans la forêt, j'étais bien fatigué après une longue marche, je n'avais vu aucunes pistes ennemies, et je m'endormis au pied d'un arbre. Je me sentis frappé, j'ouvre les yeux ; j'étais au milieu d'une dizaine d'Iroquois. Mon fusil, ma hache et mon couteau étaient entre leurs mains.

» Les Iroquois, leur dis-je en souriant avec dédain, sont de grands guerriers ! Quoiqu'ils soient dix contre un, ils tremblent à la vue d'un Maléchite endormi, et ils se dépêchent de lui enlever ses armes ! L'Iroquois est bien nommé le « renard », il en a la finesse et la lâcheté !

— Que le Loup-Jaune, dit *Timakai*, chef iroquois, appelle maintenant son grand'père *Areskoué*, avant que ses ennemis lui fassent la chevelure, le fassent brûler au poteau, et jettent ses os aux chiens de leur village.

— Le Loup-Joune n'a pas besoin de l'aide de son grand-père ; le couteau qui lui enlèvera la chevelure est encore dans les magasins des Visages-Pâles, et le bois qui le brûlera au poteau n'est pas encore sorti de terre.

» Les Iroquois haussèrent les épaules, me lièrent les mains, nous partîmes et marchâmes jusqu'à la nuit. Ils m'attachèrent à un arbre, allumèrent

du feu, et pendant qu'ils préparaient le souper, *Timakai* alluma son calumet me fuma l'ongle du petit doigt de la la main gauche, le coupa avec les dents dans la jointure et me le cracha au visage. Un autre Iroquois en fit autant de son voisin et me le mit dans la bouche.

— Ça devait te faire bien mal, mon frère, lui dis-je ; tu devais faire de tristes grimaces, tu aurais dû faire parler l'écho.

— Le Loup-Jaune, répliqua le vieillard, en se redressant d'un air superbe, est un grand guerrier ! Ennemi trop content s'il avait fait les grimaces des Visages-Pâles quand ils s'égratignent un doigt.

— Attrape, Visage-Pâle, pensais-je en moi-même.

— Nous repartîmes le lendemain et marchâmes jusqu'à la nuit sans arrêter. Ils allumèrent du feu près d'une petite fontaine et je m'assis sur la terre. Pendant que la viande cuisait, un autre Iroquois me fuma le troisième doigt,

le coupa avec couteau et le jeta à son chien en ricanant. Il ne me restait plus que deux doigts à la main gauche, j'en avais besoin pour soutenir mon fusil et je pensais qu'il était temps de mettre fin à leurs amusements.

— Il me semble que oui, mon frère, lui dis-je ; j'admire ta patience et je te jure que j'aurais mis fin à leurs divertissements dès qu'ils auraient commencé à me fumer le premier ongle ».

Le vieillard me regarda d'abord d'un air de pitié et dit, après un moment de silence : « Le Grand-Esprit a créé les Peaux-Rouges et les Visages-Pâles, mais il leur a donné des pensées différentes » et il continua son récit :

« Je fis tous les gestes d'un homme qui va se trouver mal ; je fis des efforts pour me lever, je poussai des soupirs, je fis entendre le hoquet, je me roulai sur la terre et je restai ensuite immobile comme si j'avais perdu connaissance. Les Iroquois me jetèrent de l'eau au

visage, je poussai quelques soupirs comme un homme qui sort d'un évanouissement, et je criai : « Où suis-je » ? Les ennemis se prirent à rire et dire : « *Hoa !* Le Loup-Jaune se vantait d'être un homme ; il a perdu connaissance comme une jeune fille à laquelle on a mordu son doigt ».

» — Le Loup-Jaune, répliquai-je, d'une voix faible, et en regardant d'un air égaré, était malade lorsque l'ennemi l'a surpris, il n'avait pas mangé depuis trois jours étant incapable de chasser, et depuis deux jours qu'il est prisonnier, il n'a pas pris aucune nourriture et ses ennemis n'ont pas voulu lui laisser boire de l'eau pour arrêter sa fièvre. Si le Loup-Jaune meurt, il ne regrettera qu'une chose, celle d'avoir pu montrer aux Iroquois qu'ils ne sont que des femmes et qu'ils ne savent pas torturer un guerrier ». Et je fis mine de nouveau de m'évanouir.

» Les Iroquois me jetèrent de nou-

veau de l'eau au visage, dénouèrent mes liens et me donnèrent à boire et à manger. Quand j'eus fini, je fis entendre des voix faibles qui s'élevaient du même côté d'où nous venions et qui disaient : « Iroquois ! Maléchites ! Maléchites ! Iroquois » ! Ceux-ci, craignant à une surprise de l'ennemi, ramassaient leurs armes, lorsque je fis entendre un cri de guerre maléchite ; puis arrachant le tomahawk pendu à la ceinture de *Timakai*, je lui fendis le crâne, je poussai un cri de triomphe et je disparus du côté dont les voix étaient sorties. La nuit était sombre, je ne fus pas bien loin et je me cachai derrière un arbre en attendant que les Iroquois, qui fuyaient du côté opposé, eussent disparu. Je revins ensuite sur mes pas et repris mes armes, dont *Timakai* s'était emparé, mais avant de lui faire mes adieux j'emportai aussi sa chevelure. Le Loup-Jaune, va ! est un grand guerrier !

— Je le vois bien, mon frère, lui dis-je ; et un guerrier qui n'est pas tendre à sa peau.

— Quand on fait la chasse dans la forêt en temps de guerre, reprit le vieillard, il faut toujours être sur ses gardes crainte de surprise, car vois-tu, chaque nation a ses guerriers qui vont continuellement à la découverte (1). Les chasseurs se dispersent le jour et conviennent d'un endroit, où ils devront se réunir le soir. Je chassais depuis quelques jours avec quatre jeunes gens et je leur recommandai un matin, en se séparant, de ne pas allumer de feu le soir au campement, car je venais de voir passer un chevreuil blessé. Mais lorsque je les rejoignis le soir, ils avaient allumé du feu pour faire cuire le souper. « Mes frères ont mal fait, leur dis-je, j'ai vu des pistes iroquoises, j'ai monté dans un arbre et j'ai cru voir une petite fumée derrière le co-

(1) Expéditions guerrières dans les forêts.

teau pas loin d'ici dans le sud ». Nous soupâmes et je leur dis : « Que mes frères veillent, le Loup-Jaune sent l'ennemi et il va aller à la découverte. S'il pousse un grand cri, que mes frères se préparent à fuir ou à combattre ».

» Il faisait bien noir, je craignais une surprise et je pris bien des précautions ; marchant tantôt à quatre pattes, me traînant sur le ventre comme un serpent, et collant souvent mon oreille sur la terre. Mais je n'entendais rien, et je continuais à avancer lorsque au détour d'un petit rocher cinq hommes se jetèrent sur moi, mais je poussai un cri terrible avant qu'ils m'eussent baillonné. J'étais leur prisonnier, mais j'avais le cœur en joie, mes frères étaient avertis. Bien leur en prit, va ! Une douzaine d'Iroquois coururent de leur côté, nous entendîmes quatre coups de fusil, mais quand ils revinrent deux étaient blessés, et ils rapportaient le corps d'un chien d'Iroquois, que les

Maléchites avaient tué avant de prendre la fuite.

» Quant à moi, j'étais prisonnier et les Iroquois m'emmenèrent à leur campement, mais j'étais joyeux, mes jeunes gens étaient sauvés. Après m'avoir attaché à un arbre, *Karakoua* me dit : « Que le Loup-Jaune appelle ses frères maléchites, qui se sauvent comme des lâches, pour le délivrer ; avant que le soleil se couche trois fois, il sera brûlé ».

» — Quand le Loup-Jaune sera attaché au poteau, lui dis-je, il entonnera sa chanson de mort comme un guerrier, et il ne pleurera pas comme le père de *Karakoua* lorsque le Loup-Jaune, après lui avoir arraché la peau du crâne lui a jeté de la cendre rouge sur la tête. Que *Karakoua* aille au *wiggam* du Loup-Jaune, et il y trouvera la chevelure de son père sur laquelle le Loup-Jaune fait coucher sa chienne.

» Après cinq jours de marche, on ar-

riva à leur village situé sur le bord d'une rivière. Je fus attaché au poteau le lendemain, et j'entonnai ma chanson de mort, comme un guerrier. On commença par m'arracher trois ongles des orteils et on y enfonça des épines et des tisons ardents. Ce qui fait que je boite un peu du pied gauche. On me passa des fers rouges sur les cuisses, et je leur dis qu'ils ne savaient pas torturer un guerrier; que mes yeux cherchaient partout des hommes et qu'ils ne rencontraient que des *matchiotes* (jupes). Cette dernière injure me coûta cher, va ! Le chien de *Karakoua* me but un œil (1).

— Comment un Sauvage s'y prend-il, mon frère, lui dis-je, pour boire un œil ?

— Pas ben malin, va ! répondit le vieillard ; *Karakoua* me dit : « T'as bon œil, Maléchite » ! Et il me disloqua l'œil avec son couteau, et l'avala.

(1) Textuel.

— *Karakoua* fait bien, lui-dis-je, de boire les yeux du Loup-Jaune ; il est trop lâche pour supporter le regard d'un guerrier maléchite, même quand il est attaché au poteau ».

J'étais saisi d'horreur à ce récit ; et je dis au vieillard : « Il me semble, mon frère, qu'il était alors grandement temps de faire parler l'écho avant que tu fusses entièrement démoli ».

Un léger sourire parut sur les lèvres du vieillard, et il me dit : « Tu as raison, mon frère, et c'est ce que je pensais aussi, car si *Karakoua* m'eût bu l'autre œil, je n'aurais pu échapper de leurs mains. Je fis sortir une voix du ciel qui cria : « Lâchez le prisonnier, il a la picote et s'il meurt dans votre village, vous mourrez tous depuis le vieillard, qui ne peut sortir du *wiggam* jusqu'au *baboujine* (enfant) qui vient de naître » ! Ce fut une débâcle générale, et je serais encore, je crois, au poteau, s'ils n'eussent envoyé, à grands renforts de

coups de bâton, une vieille esclave couper mes liens (1) ». Une fois libre, il me fut aisé de me procurer des armes dans un village désert ; je traversai la rivière dans un de leurs canots d'écorce, et je campai vis-à-vis d'eux pour les narguer. Au bout de quinze jours, je fus assez bien pour regagner mon village, où je fus reçu avec des grandes démonstrations de joie, par mes frères maléchites, qui ne s'attendaient pas à me revoir.

» Cent hivers, dit le vieillard, ont passé sur la tête du Loup-Jaune ! Il mène maintenant une vie solitaire au milieu de sa tribu ! Ses frères rentrent dans leurs *wiggams* à sa vue, comme font les petits animaux de la forêt, qui se cachent sous la terre, quand ils

(1) Les Sauvages avaient, pendant la jeunesse de l'auteur, une telle frayeur de la petite vérole, que les femmes canadiennes qui redoutaient leur visite lorsqu'elles étaient seules leur criaient souvent : « La picote est ici » ! Et les Peaux-Rouges de se sauver à toutes jambes. Cette cruelle maladie faisait de terribles ravages parmi eux ; il était rare que ceux qui en étaient atteints en réchappassent.

entendent la voix lugubre du hibou! Micmacs et Maléchites oublient que quand l'ennemi déterrait la hache, le Loup-Jaune frappait le poteau de son tomahawk, et que leurs pères accouraient à la voix du petit-fils d'*Areskoué*, qui les conduisait à la victoire »! Et la tête du centenaire se pencha sur son sein.

« Écoute, mon frère, lui dis-je ; si j'ai bien compris tes paroles, tu n'adores pas le même Dieu que tes frères micmacs et maléchites ; ils sont chrétiens et tu es idolâtre ; et de là leur éloignement pour toi.

— Quand l'aigle, répliqua le Loup-Jaune, fond sur la martre qui va dévorer le lièvre timide et sans défense, le lièvre, quand il sera hors de danger dans son trou, criera-t-il à l'aigle : « Va-t-en, je ne te dois rien, tu adores le soleil et moi la terre qui me nourrit »! Et puis après un moment de silence, il ajouta : « Lorsque le capot du Loup-

Jaune est vieux et usé, il le jette et en met un autre, mais il ne peut pas dire à sa croyance : « Tu es vieille et usée, je te jette au fond de mon *wiggam* pour y faire coucher mon chien ». Bonsoir, jeune homme, et retiens bien mes paroles ».



LA STATUE DU GÉNÉRAL WOLFE[1]

J'ÉTAIS à la Rivière-du-Loup, en bas chez mon gendre, le seigneur Fraser, lorsque je lus dans le *Journal de Québec* du 19 septembre dernier l'article suivant :

« On nous écrit du district des Trois-Rivières :

« Je viens de parcourir sur l'*Echo du Cabinet*, un extrait des *Mémoires de P. A. de Gaspé*, écuyer. J'y trouve ses conflits avec Ives Cholet, au sujet duquel il a omis de dire que c'est à ce sculpteur que la cité de Québec est redevable de la statue du général Wolfe, qui orne l'encoignure des rues du Palais et Saint-Jean ».

(1) Publiée dans le *Foyer Canadien*.
(*Note de l'Éditeur.*)

Quoiqu'une semblable omission soit une faute bien vénielle, je ne laissai pas d'y être sensible ; je tenais à m'en disculper de suite en publiant dans le même journal : que j'ignorais jusqu'à ce jour que la statue du général Wolfe fût l'œuvre d'Ives Cholet ; mais pour un motif que le lecteur appréciera peut-être, je préférai attendre que je fusse de retour à Québec. Je pensai que l'histoire de cette statue des anciens jours pourrait intéresser la génération actuelle, et que je serais, là et alors, en mesure de me procurer des renseignements précieux à son sujet. J'avais déjà oublié le pauvre Ives Cholet et sa statue, puisque statue il y a, lorsque l'article suivant publié dans le même journal, le 22 septembre, attira de nouveau mon attention.

« Notre correspondant du district des Trois-Rivières, dont nous citions, l'autre jour, les paroles au sujet d'Ives Cholet et de la statue du général Wolfe,

nous écrit encore, à la date du 20, à ce même propos :

« Vous avez fait mention de ma petite note, relative à Ives Cholet et à la statue du général Wolfe, qui orne l'encoignure de la rue Saint-Jean et de la rue du Palais. Si vous désirez compléter la note, vous ajouterez que Cholet et ses frères, menuisiers et sculpteurs, tenaient une boutique en la rue Saint-Louis. Ils travaillaient pour un aubergiste anglais du nom de Hipps, qui voulait avoir pour enseigne une statue du général Wolfe. Les officiers du 15e régiment, qui étaient alors en garnison à Québec, leur fournirent une image de Wolfe dans l'attitude du commandement ; et Cholet travailla tant bien que mal sous leur direction. Le résultat de son travail et de leurs données fut la statue en question. On disait, dans le temps, qu'elle ressemblait assez bien, non pas au général Wolfe, mais aux portraits de ce glo-

rieux capitaine qu'on faisait circuler ».

Quoique moralement certain que la statue du général Wolfe n'avait pas été sculptée par l'Ives Cholet que j'ai connu, cette seconde note était pourtant si précise qu'elle ébranla mes convictions, sans pourtant me persuader. Comment croire, en effet, que la famille Cholet, que j'ai connue pendant vingt ans, aurait gardé le silence sur une œuvre qui devait flatter son orgueil, sur une statue dont nous avons parlé cent fois. Il est bien vrai que Ives était peu communicatif, mais son frère Hyacinthe, parleur infatigable et assez vantard, n'aurait-il mis un frein à sa langue que sur ce sujet ? Ses trois sœurs ; la veuve Corbin, Catiche (Catherine) et Charlotte Cholet, chez lesquelles j'ai été en pension pendant près de cinq ans ; ces femmes qui montraient avec orgueil deux miroirs, dont les cadres, en acajou, avaient été sculptés, l'un par Ives et l'autre par Hya-

cinthe, auraient-elles omis d'en faire mention ?

J'avais hâte d'être de retour à Québec pour éclaircir ce mystère. Je savais que si quelqu'un pouvait me renseigner ce devait être monsieur le député-commissaire général Thompson, le plus ancien citoyen né dans la ville de Québec : je n'ai pas été trompé dans mon attente ; car voici la traduction d'une note qu'il m'a donnée à cet égard. Cette note est extraite d'un journal tenu par feu son père, vétéran de l'armée du général Wolfe, mort à Québec, en l'année 1831, à l'âge patriarcal de quatre-vingt-dix-neuf ans.

« Nous avions à Québec un sujet
» loyal nommé Phipps, boucher à la
» haute-ville et propriétaire d'une mai-
» son à l'encoignure des rues Saint-
» Jean et du Palais qui a conservé le
» nom de coin de Wolfe, et comme il y
» avait une niche à cet angle probable-
» ment destinée à la statue de quelque

» saint (1), et dans son désir de l'utiliser,
» il pensa qu'il ne pouvait mieux at-
» teindre son but qu'en y plaçant la
» statue du général Wolfe. Mais le
» plus difficile était de s'en procurer
» une ! Il trouva à la fin deux sculp-
» teurs nommés Cholet, et il me de-
» manda si je pouvais leur enseigner à
» reproduire sur le bois les traits du gé-
» néral. Ma réponse fut que je n'au-
» rais certainement aucune objection à
» l'entreprendre, et je donnai aux Cho-
» let plusieurs croquis, mais ils ne firent
» qu'une œuvre pitoyable : les traits
» du visage n'ont aucune ressemblance
» avec ceux du général ; le profil est ce-
» pendant bon ; mais l'ensemble ne peut
» donner qu'une idée bien imparfaite
» de Wolfe, qui était d'une haute stature

(1) Cette niche était occupée par la statue de saint Jean-Baptiste. Elle était placée immédiatement au-dessus de la porte, presque à la portée de la main. C'est ce qui, d'après une tradition, fit craindre aux citoyens, après la prise de Québec, qu'elle ne fût enlevée et profanée. On la transporta au monastère de l'Hôpital-Général où elle est encore.

» et élancé comme une flèche. En
» sorte que nonobstant toutes les peines
» que je me donnais, me transportant
» tous les jours à leur boutique dans la
» rue Saint-Louis, afin de leur donner
» une idée de cet homme que j'avais
» bien connu, nous ne réussîmes à pro-
» duire qu'un pitoyable général Wol-
» fe ».

Il faut être affligé de l'obstination assez naturelle à un octogénaire, pensai-je à part moi, pour se refuser à l'évidence après des preuves aussi convaincantes que celles que je viens de lire ; et nonobstant cette sage réflexion, je secouais la tête d'un air négatif. J'étais certain que ma mémoire ne me faisait pas défaut : en effet, comment aurais-je oublié un fait aussi important, moi qui me rappelle les choses les plus insignifiantes de mon enfance et de ma jeunesse ? Sous cette impression, je demandai à mon vénérable ami le député-commissaire-général Thompson, s'il

avait connu la famille Cholet que j'ai moi-même connue ?

— Certainement, me dit-il, deux frères qui étaient menuisiers.

— Croyez-vous, repris-je, que ces deux menuisiers fussent les sculpteurs de la statue du général Wolfe ?

— Vu leur âge, répliqua-t-il, je ne le crois pas ; mon père m'a souvent dit que Phipps avait érigé cette statue avant que la cathédrale catholique de la ville de Québec, brûlée pendant le siège en 1759, fût reconstruite, car Phipps, boucher de son métier, et je dois le dire à sa honte, s'était alors emparé des masures de cette église pour y parquer ses animaux.

M. Thompson, un des hommes les plus respectables que je connaisse, paraissait peiné en faisant cet aveu. Mais ce fut un trait de lumière pour moi.

Il ne s'agit maintenant, pensai-je après cette conversation, pour dissiper

tout doute sur les sculpteurs de cette statue, que d'établir l'époque précise des travaux de reconstruction de la cathédrale de Québec et de me procurer ensuite les extraits de baptêmes des Cholet que j'ai connus. Je soumis ce qui précède à mon éminent parent et ami M. l'abbé Casgrain, et deux jours après l'infatigable abbé me communiquait les renseignements que je désirais.

« L'église cathédrale, construite à » neuf pendant les années 1746-47 et 48, » fut incendiée de nouveau en 1759 » pendant le siège de Québec.

» Après la rentrée des paroissiens » dans la ville, les cérémonies du culte » furent faites dans l'église des Ursuli- » nes jusqu'au 4 décembre 1764, et en- » suite dans la chapelle du séminaire re- » construite depuis le siège.

» L'église cathédrale fut reconstruite » pendant les années 1768-69-70-71.

» L'inauguration de l'église eut lieu » le 14 avril 1771.

Passons maintenant à la généalogie de la famille Cholet que je dois aussi à l'obligeance de monsieur l'abbé Casgrain.

» Le premier Cholet venu en Canada » fut Pierre Cholet, charpentier, fils de » Jacques Cholet, et de Marie Blan- » chard de la paroisse de Saint-George » dans l'Ile d'Oléron, évêché de Xain- » tes. Il se maria le 4 février 1743 à » Marie-Catherine Pelot dite Laflèche. » Il eut pour fils :

» Pierre, né le 26 avril 1743, décédé le 12 septembre de la même année.

» Timothée, né le 7 octobre 1744.

» Louis-François, né le 25 mars 1746, décédé le 16 janvier 1748 ».

Marie-Catherine, née le 19 octobre 1747.

Marguerite, née le 25 mars 1749.

Pierre, né le 20 octobre 1750.

Louis, né le 13 septembre 1751, mort le 19 du même mois, 1751.

Ignace, né le 20 octobre 1752.

Jean, né le 20 décembre 1754.

Louise-Charles, née le 25 avril 1756.

Dominique, né le 22 janvier 1758, mort le 23 janvier 1758.

Ives, né le 8 avril 1761.

Il ressort des deux extraits authentiques que je viens de citer, qu'en supposant même que la statue de Wolfe n'aurait été sculptée que lorsque l'église paroissiale fut livrée au culte en 1771, Ives Cholet ne peut en être l'auteur, puisqu'il avait à peine dix ans à cette époque ; et si l'on ajoute foi à la version de monsieur Thompson, il en aurait eu à peine cinq. Ainsi me voilà libéré quant à l'omission que l'on m'a reprochée à son égard.

Pour Hyacinthe Cholet, dont j'ai déjà parlé, il paraissait beaucoup plus jeune que son frère Ives et il m'a souvent raconté que pendant le siège de Québec par les Américains en l'année 1775, il jouait au soldat avec les gamins de la cité. « Nous étions, me

disait-il, divisés en deux camps : l'armée anglaise et l'armée américaine, nous livrant de rudes combats avec des pelotes de neige, faisant autant de vacarme que ceux qui assiégeaient et défendaient la ville de Québec ». Quoique l'acte de baptême de Hyacinthe manque dans les registres, cette circonstance prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'était qu'un bien jeune enfant en l'année 1771 et qu'à lui non plus ne revient l'honneur d'avoir travaillé à la statue du général Wolfe.

Les Cholet ne parlaient jamais d'un de leurs frères tué dans une rixe pendant la fête paroissiale de Beauport. Il avait eu le crâne fracassé d'un coup de bouteille par son ennemi. C'était, je suppose, un sujet douloureux dont le souvenir les attristait ; mais ma famille m'a souvent raconté la fin déplorable de ce malheureux jeune homme, ajoutant que par égard pour la vieille mère et la sœur du meurtrier, les

parents de la victime se désistèrent de toute poursuite. Mais le sang innocent criait vengeance au ciel et la main de Dieu pesait sur le meurtrier ; les furies vengeresses entrèrent dans l'âme de D... et avec elles la soif du meurtre. Condamné à Montréal à un long emprisonnement pour un second assaut en tirant un coup de pistolet à bout portant sur un homme qu'il soupçonnait de vouloir l'arrêter pour dettes, loin de rentrer en lui-même, il n'en fut que plus altéré de sang après avoir subi sa sentence. D... entra ensuite au service d'un négociant qui commerçait dans le Nord-Ouest, je crois, et assassina son maître. Ramené à Québec et condamné à mort pour ce second meurtre, il fut exécuté à Montréal. Mon ami, le major Lafleur, qui semble un répertoire vivant des temps anciens, me montrait hier la maison que la mère et la sœur de D... habitaient à Québec, lorsque, le cœur brisé,

elles s'exilèrent à la Nouvelle-Orléans.

J'ignore lequel des Cholet fut assassiné par D... D'après les registres de la fabrique de Québec, ce doit être, soit Pierre né en 1750, ou Jean né en 1754. Les actes mortuaires me manquent.

Ce fut le jour des morts de l'année 1794 que j'entrai dans le pensionnat des sœurs Cholet. La prière du soir se fit en commun, et la vieille Catiche (Catherine), après avoir récité les prières ordinaires et le chapelet des morts, ajouta : « Prions pour l'âme du pauvre Ignace ». Je lui demandai ensuite quel était cet Ignace. « C'est un de nos frères, me dit-elle, parti pour les voyages (expression usitée parmi le peuple), il y a près de vingt ans, et les dernières nouvelles que nous en avons reçues étaient qu'il avait péri dans un naufrage ».

L'été suivant, sur la brune, entre un matelot qui paraissait entre deux vins.

Il s'appuya le dos contre la porte et commença une conversation en langue anglaise que personne ne comprenait, à part les *goddam* dont il l'assaisonnait. Les pauvres filles qui étaient seules avec moi eurent peur et me dirent :

« Cours chercher Hyacinthe ».

Je voulus sortir, mais le matelot me repoussant du bras, me dit en français :

« Reste en panne, mousse, pour le quart d'heure, sinon je te jette par dessus le bastingage » ; et il montrait la fenêtre du second étage où nous étions.

Les femmes un peu rassurées, en l'entendant parler leur langue, mais prenant sa menace au sérieux, le prièrent de ne point faire de mal à l'enfant, et lui demandèrent ce qu'il voulait :

« Ce que je veux, tonnerre du diable ! vous embrasser toutes deux, quoique vous soyez, mes belles dames, un peu endommagées par la houle des années.

— Vous n'êtes guère poli pour un

Français, dit Catiche qui rasait la cinquantaine.

— Il paraît, calme et tempête ! que vous n'aimez guère qu'on parle des avaries que les vagues ont faites à vos manœuvres supérieures ! Mais point de rancune ; je viens vous donner des nouvelles d'un luron que vous appeliez, il y a vingt ans, votre frère Ignace.

— Quoi ! le pauvre Ignace serait encore vivant ! s'écrièrent les deux sœurs, nous qui avons tant prié pour lui et même fait dire des messes pour le repos de son âme !

— Les messes et les prières, mes sirènes, lui sont inutiles pour le petit quart d'heure, car il n'est guère meilleur sujet aujourd'hui qu'il ne l'était quand il vous a fait ses adieux il y a vingt ans ; à moins que ça soit un à compte sur celles que vous lui ferez dire quand le *botswain* lui fera faire le plongeon dans l'Océan avec un boulet de trente livres aux pieds.

— Asseyez-vous, monsieur le matelot, dit Charlotte, et parlez-nous de ce pauvre Ignace.

— Je veux qu'un requin me croque tout cru, fit le matelot, si ces deux bégueules me reconnaissent ! Allons ! venez embrasser Ignace, envoyez chercher Hyacinthe, et Ives et Marguerite (la veuve Corbin) s'ils ne sont pas à fond de cale.

Toute la famille fut bien vite réunie ; il y eut fête et souper improvisé chez la veuve Corbin, et Ignace ne retourna à bord du navire, dans lequel il était charpentier, que le lendemain matin.

Ignace Cholet, quoique naviguant depuis vingt ans, n'était pas matelot proprement dit ; il était charpentier et comme tel jouissait de certains privilèges dont un des plus importants était d'être exempt de la *press* pour les vaisseaux de guerre, à laquelle tous les matelots étaient exposés. C'est la seule fois que je l'ai vu, c'était l'époque de

mes vacances, et lorsque je fus de retour à Québec, il était parti. Sa famille n'en a eu vent ni nouvelles depuis.

Voici donc le seul Cholet que j'aie connu, quoiqu'il passât comme une ombre dans mes souvenirs d'enfance, qui aurait pu travailler à la statue du général Wolfe, car, né en 1752, il aurait eu dix-neuf ans lorsqu'elle fut sculptée. Mais si l'on admet la version de monsieur Thompson, il n'en aurait eu alors que quinze à seize. Il est pourtant certain que cette statue est l'œuvre de la famille Cholet de ma connaissance ; c'était la seule de ce nom dans la ville de Québec. Tous les Canadiens se connaissaient alors ; il n'y avait qu'une seule église paroissiale, et il aurait été difficile qu'il en fût autrement.

Mais j'en reviens à mes moutons ; comment se fait-il que la famille Choet ait gardé le silence sur une statue

qui était l'œuvre de leurs frères ? Je m'y perds. Une omission de ma part à ce sujet ne peut intéresser le lecteur ; et quant à mon vieil ami Ives, j'en demande pardon à ses mânes si je suis coupable, mais aussi pourquoi n'avait-il que dix ans lorsque la statue fut sculptée ?

Il est cependant évident que la statue du général Wolfe est l'œuvre de deux des frères de la famille Cholet ; je ne puis avoir aucun doute à cet égard, mais pour concilier le tout, ne peut-on pas supposer que celui des frères Cholet qui fut assassiné d'une manière si barbare, ayant travaillé à cette statue, il répugnait à la sensibilité de sa famille de l'associer à une œuvre qui évoquait de si cruels souvenirs ? Et de là son silence.

P. A. de Gaspé

L'extrait mortuaire suivant, que je dois à l'obligeance de M. l'abbé Tanguay, lève tout doute quant à Hya-

cinthe Cholet qui n'était âgé que de huit ans, lorsque la statue de Wolfe a été sculptée : « Registre de Saint-
» Nicolas, le 23 décembre 1820, sépul-
» ture d'Hyacinthe Cholet, menuisier,
» époux de Josephte Blondin, âgé de
» 57 ans, etc ». J'étais en effet sous l'impression qu'il était mort dans cette paroisse, après l'année 1818, chez le fils de sa femme, monsieur André Bezeau.

P. A. DE G.



LE VILLAGE INDIEN DE LA JEUNE-LORETTE (1)

(TRADITION)

Tout le monde connaissait à Québec, il y a quelque quarante ans, Ohiarek8en (2), sauvage de la tribu des Hurons surnommé le Grand Louis. C'était un homme d'une haute stature et marchant toujours les épaules effacées de l'air superbe d'un empereur romain. Ce philosophe naturel, sans avoir étudié dans nos collèges, n'en était pas moins un logicien redoutable. Il savait que sa tribu, presque réduite à néant, avait été jadis une grande et puissante nation ; qu'elle

(1) Publié dans le *Foyer Canadien.* (Note de l'Éditeur).

(2) Le chiffre 8 se prononce comme *ou* en langue huronne. Ohiarek8en signifie le serpent.

régnait alors en souveraine sur une immense étendue de forêts, lacs et rivières ; que les Visages-Pâles s'étaient emparés de ses vastes possessions et l'avaient même frustrée d'un certain fief ayant nom Saint-Gabriel, dont eux, les Hurons, avaient perdu les titres. Et comme l'Indien ignorait les scrupules des blancs, quand il s'agit de dépouiller le faible, il en conclut assez naturellement qu'ils n'en avaient agi ainsi qu'en vertu du droit du plus fort. Partant de ce principe, le Grand Louis pensait qu'il pouvait, lui aussi, légalement et en conscience, prélever de temps à autre, un petit tribut d'eau-de-vie sur les canavettes de citoyennes au visage pâle de la ville de Québec et des environs, en l'absence de leurs protecteurs naturels. Et il ne s'en faisait pas défaut. J'avais donc raison de dire que ce philosophe naturel était un logicien formidable.

C'était vers l'année 1816, sur les cinq

heures de relevée d'un beau jour du mois de juin, que, me proposant de faire le lendemain une partie de chasse et de pêche au lac Saint-Charles, je vins demander l'hospitalité pour la nuit à mon vieil ami monsieur Bédard, curé de Saint-Ambroise, et autrefois directeur du petit séminaire de Québec, que je n'avais pas vu depuis son retour des missions chez les sauvages du golfe Saint-Laurent. Mais en l'absence de ce digne prêtre, qui ne devait être de retour que tard le soir, je poussai jusqu'au village indien de Lorette, situé à une petite distance du presbytère de Saint-Ambroise. Je me promenais sur la brune le long de la jolie rivière Saint-Charles, sur laquelle est situé le bourg, lorsque je vis à quelques pieds au-dessus de la chute, l'image d'un homme, réfléchie dans les eaux limpides qui coulaient à ses pieds. En m'approchant, je reconnus Ohiarek8en, le dos courbé, les bras croisés et le menton

appuyé sur la poitrine. Le Grand Louis était sobre, il rêvait.

« Bonjour, mon frère », lui dis-je.

Mais le Huron garda le silence, et ce ne fut qu'à la deuxième ou troisième interpellation, qu'il marmotta quelques mots dans le dialecte indien.

« — Est-ce que tu ne parles pas français ce soir ? lui dis-je.

— Et toi, répliqua-t-il, parles-tu le huron ?

— Non, fis-je.

— C'est pourtant, une belle langue ! observa l'Indien.

— A quoi me servirait l'idiome huron ? répliquai-je ; il y a tout au plus vingt Indiens de votre village qui sachent la parler aujourd'hui, et dans trente ans, il n'en restera pas un seul.

— Es-tu venu ici, fit le Huron, pour me reprocher l'extinction de ma race ? Va-t-en.

Et il reprit son attitude pensive.

» — Dans trente ans, lui dis-je, vous

aurez tous du bon sang français dans les veines.

L'Indien se redressa avec fierté, et s'écria :

» — Dans trente ans, le sang huron qui coulait dans les veines de mes aïeux aussi pur que l'eau limpide de cette cataracte, sera alors aussi bourbeux que l'eau croupie des marais dans lesquels barbotent les grenouilles » !

Je sentis toute l'amertume du sarcasme que je m'étais attiré, et une rougeur subite me monta au visage. Ohiarek8en avait dit vrai ; lorsque le sang indien coulait pur dans les veines du Huron, les Peaux-Rouges étaient exempts des vices hideux que les Visages-Pâles leur ont communiqué. Ohiarek8en avait dit vrai : le fier Huron, autrefois la terreur de tous les aborigènes de l'Amérique du Nord, n'existera plus. Le sang pur qui coulait dans les veines du Huron et qui en faisait une race de héros et de chasseurs redouta-

bles, ressemblera à l'eau bourbeuse des marais.

J'allais me retirer tout confus de la rude leçon que le Grand Louis m'avait donnée ; mais comme je désirais obtenir quelques renseignements auxquels je tenais beaucoup, je lui dis :

« — Faisons la paix, mon frère ; je suis fâché de t'avoir fait de la peine, je t'en demande pardon ; et n'y pensons plus.

— Mais moi j'y pense, fit le Huron, je suis ici chez moi ; va-t-en, ne trouble plus mon repos ».

Et il reprit sa première attitude pensive.

Comme je vis que l'Indien était sourd à tous mes arguments, et que j'en connaissais un qui ne manquerait pas de le rendre plus sociable, je tirai des poches de ma blouse le petit flacon de brandy, compagnon de tout chasseur à cette époque, et probablement encore aujourd'hui, nonobstant les

cartes de tempérance ; et je lui dis :

« — Prends un coup et faisons la paix.

Le Huron ne me fit d'abord aucune réponse, mais le glou-glou du liquide, lorsque je le versai dans une petite coupe, et plus encore le parfum de l'alcool, le firent redresser, et il avala d'un trait une petite roquille d'eau-de-vie.

» — Tu as de bonne boisson, Gaspé, me dit-il en me rendant la coupe.

— Je savais bien, ours mal léché, pensai-je à part moi, que je te délierais la langue.

— Maintenant, mon frère, repris-je tout-haut, jasons d'amitié. Est-il vrai qu'il est de tradition parmi les Hurons de Lorette, que leur village restera stationnaire n'augmentant ni ne diminuant, parce qu'un énorme serpent se baigne toutes les nuits dans la rivière où nous sommes et dont vous buvez l'eau ?

— Qui t'a fait ce conte ? reprit vivement le Huron en sortant des habitudes froides et réservées des hommes de sa race.

— Une personne qui doit le savoir aussi bien que toi : Vincent-Ferrier Sasennio (1) qui a fait ses études au séminaire de Québec, où il a pensionné avec moi pendant plusieurs années.

— Sasennio, répliqua le Huron, aurait fait beaucoup mieux de lire ses livres latins, puisqu'il voulait se faire prêtre, que de bavasser à tort et à travers de choses qu'il ne connaissait pas ».

Et le Grand Louis reprit sa première attitude d'un air bourru, et garda longtemps le silence, malgré les questions dont je le pressais.

« Va-t-en, me dit-il à la fin, je ne t'aime pas, j'ai été chez toi, il y a cinq ans, j'étais sobre, je t'ai parlé poliment et je t'ai dit : « Gaspé, les messieurs

(1) Sasennio est un nom de guerre d'origine iroquoise

» canadiens aiment la viande de castor » pendant le carême, et Louis est un » grand chasseur : — C'est vrai, m'as- » tu répondu, et si tu m'apportes du » castor, je te payerai généreusement. — » Je n'en suis pas en peine, t'ai-je » répondu, mais, vois-tu, mon frère, » le chasseur ne peut vivre dans la forêt » sans poudre et sans plomb, et il lui » faut aussi de la farine pour faire la » sagamité ; prête-moi cinq piastres » et je te payerai en viande de castor ». Tu m'as ris au nez, et tu as crié à la façon des sauvages : « Hoa ! tu boiras mon argent, Louis, et la viande de castor, que tu m'apporteras, ne m'engraissera pas le cœur (1) ».

Je vis bien que le Huron était très altéré et qu'il me cherchait une querelle d'Allemand pour boire un autre coup de mon eau-de-vie. Il avait trop de perspicacité pour ne pas s'a-

(1) J'ignorais alors que Ohiarek8en remplissait ses engagements avec une exactitude scrupuleuse envers ceux qui lui faisaient des avances ; et de là mon refus

percevoir que je tenais beaucoup à m'instruire de la tradition dont je lui avais parlé ; mais, avec la dissimulation naturelle aux Sauvages, il prenait un détour pour en venir à ses fins.

« — Voyons, Louis, oublions l'affaire du castor, faisons la paix et je te donnerai un coup pour en ratifier les articles qui sont : 1° que tu me conteras l'histoire du grand serpent, sans en rien omettre, et 2° que tu n'auras soif que lorsqu'elle sera achevée.

— C'est bien ; donne toujours, fit le Huron ».

C'était une restriction mentale dont je ne fus pas la dupe, mais qui m'inquiétait fort peu, car je tenais la clef de la cave. Ohiarek8en avala un autre coup de brandy, serra les lèvres et dit ensuite :

» — Ton flacon est vide ?

— Tu te trompes, mon vieux, répliquai-je, il est à peine entamé ; quand je pars pour la guerre, je suis toujours pourvu de bonnes et abondantes munitions.

— Mais, dit l'Indien, qui ne perdait pas la tête et qui avait une arrière-pensée, si tu me donnes toute ton eau-de-vie, il ne t'en restera plus ?

— C'est clair, Louis ; on ne peut raisonner plus logiquement, mais n'aie pas d'inquiétude, je ferai alors remplir mon flacon par mon ami le curé de Saint-Ambroise. Conte-moi maintenant l'histoire du grand serpent ».

Le Huron, rassuré sur un sujet qui l'intéressait très fort, commença en ces termes :

LÉGENDE DU GRAND SERPENT

« Les Hurons n'ont pas toujours été la poignée d'hommes que tu vois dans ce village ; leurs guerriers, aussi nombreux que les étoiles du ciel pendant une belle nuit, faisaient trembler, autrefois, toutes les nations de l'Amérique du Nord, depuis les grands lacs jusqu'au bas du fleuve Saint-Laurent. Si le Huron campait au bord d'un lac

ou d'une rivière, quel ennemi aurait été assez brave pour en troubler les eaux ? Quel chasseur ennemi aurait osé approcher à un mois de marche de sa bourgade ! Quand un grand chef huron frappait le poteau de sa hache, les arbres tremblaient comme dans les grandes tempêtes, et leurs feuilles couvraient au loin le sol, comme si un ouragan terrible eût passé sur la forêt. Vois, dit avec tristesse Ohiarek8en en étendant le bras vers son village, vois ce qui nous reste maintenant de tant de grandeur et de tant de gloire !

La tête du Huron retomba sur son sein, et je contemplai longtemps en silence son image dans le miroir de l'eau. Un artiste l'aurait pris pour modèle de la statue du malheur.

» — Laissons, mon frère, lui dis-je, ces pénibles souvenirs ; je connais l'histoire de ta nation, ses exploits guerriers, sa grandeur et ses infortunes.

Continue, je te prie, la légende du grand serpent.

— C'était peu de temps après que ma tribu eut laissé Sillery pour venir habiter cette terre, qu'un vieil Huron, un saint homme de Huron, nommé Haouroukaé (1), revenant très fatigué de la chasse, par une nuit sombre, se coucha sur le bord de cette rivière, que les Français ont appelée Saint-Charles, et dont le nom primitif en huron est Oria8enrak, savoir, rivière à la truite. Il s'endormit à environ un arpent plus bas que le lieu où nous sommes. Pendant l'été, un Indien dort aussi bien et même mieux sous un arbre, quand il fait chaud, que dans une maison ou dans une cabane. Le vieillard eut un songe pendant son sommeil. Une belle femme, habillée en soie écarlate, lui apparut ; ses yeux, de couleur grenat, brillaient comme des étoiles.

(1) L'auteur n'est pas positif quant au nom de cet Indien.

« — Haouroukaé ! dit-elle d'une voix aussi douce que celle des petits oiseaux dans leurs nids, Haouroukaé ! avant que de nouvelles feuilles sortent des bourgeons des arbres de cette forêt, tu dormiras pour toujours.

— Merci, dit le Huron dans son rêve ; ce qui reste de sang dans les veines du vieux Haouroukaé, après en avoir tant versé dans les guerres contre ses ennemis et ceux des Français, ne coule plus que goutte à goutte ; son corps pèse sur ses jambes, et il ne cherche que le repos.

— Je t'aime, dit la belle femme, tu es un bon chrétien, l'exemple de ton village, et je t'ouvrirai les portes du ciel ».

» Haouroukaé s'éveilla, mais la belle femme avait disparu. Le vieillard conta son rêve, le lendemain, au missionnaire, et le prêtre lui dit que c'était Notre-Dame de Lorette, la patronne du village, qui lui était apparue. Et

le vieillard était tout joyeux, et il disait à ses amis : « J'irai bien vite me reposer au ciel ; la bonne Vierge me l'a promis ».

» Après la mort de Haouroukaé, plusieurs vieillards, espérant avoir de bons rêves, allèrent aussi dormir sous l'arbre où il avait vu Notre-Dame de Lorette, mais la bonne Vierge ne voulut pas leur envoyer de songes.

» Il y a toujours eu de méchantes gens parmi les Visages-Pâles, comme parmi les Peaux-Rouges, continua philosophiquement Ohiarek8en, et il y en aura encore après nous.

— C'est vrai, mon frère, lui dis-je, ta réflexion est profonde, et prouve que tu connais le cœur humain ; mais ça n'a aucun rapport à l'histoire du grand serpent.

— Tu vas voir que oui, fit le Huron ; si les blancs n'avaient pas vendu du rhum aux Indiens, Otsitsot (1), que

(1) Le mot Otsitsot signifie, en langue huronne, le mal-

les blancs appellent le Carcajou, ne nous aurait pas attiré la visite du grand serpent. Otsitsot était un jeune Huron qui trafiquait jusqu'à sa couverte, pour acheter de l'eau-de-feu, comme nos anciens appelaient le rhum. Il se moquait des bons chrétiens qui allaient dormir sous l'arbre de Haouroukaé, et disait : « Si je savais que Notre-Dame de Lorette me fît voir une bonne bouteille d'eau-de-feu, j'irais, aussi moi, me coucher sous l'arbre qui donne de bons rêves ».

» Mais les bons chrétiens lui disaient : « Tu parles mal, mon frère, et il t'arrivera malheur ».

» Otsitsot se moqua d'eux, et, le soir

faisant ; et si l'on en croit les récits des aborigènes de l'Amérique du Nord, ainsi que ceux des anciens chasseurs canadiens, l'Otsitsot n'aurait pas volé son nom Ils s'accordaient tous à lui attribuer un esprit de malveillance et d'espièglerie quasi-diaboliques. L'Otsitsot éventait non seulement les *attrapes* (pièges) des chasseurs indiens des anciens jours, et les détruisait ; mais il aurait aussi deviné le mécanisme des armes à feu. Il ouvrait les bassinets des fusils, que les chasseurs tendaient dans la forêt, et les remplissait de neige et le plus souvent d'immondices.

même, il était sous l'arbre de Haouroukaé. La nuit était sombre, et il se mit à fumer en attendant le sommeil. Il était là ruminant ses malheurs, lorsqu'il entendit, bien loin dans le nord, une secousse comme si la montagne eût frémi ; et ensuite un bruit dans la forêt comme si un corps pesant s'y fût frayé un passage, en écrasant les arbres et les arbrisseaux par où il passait. La terre trembla comme quand les soldats traînent un gros canon dans les rues de la ville de Québec, lorsqu'il traversa notre village. Un corps pesant plongea dans la rivière à quelques pieds du Carcajou, et tout tomba dans le silence (1). Une grande clarté

(1) La tradition du Grand Serpent est encore vivace parmi les Indiens de la Jeune-Lorette. Paul Tahourhenché (Point du Jour) me disait récemment que les anciens de sa tribu avaient suivi, le matin, les traces que le serpent avait laissées en passant, la nuit, dans leur village ; mais qu'ils les avaient perdues sur les galets de la rivière Saint-Charles, à environ un arpent plus bas que leur église. Que le sillon, qu'il avait fait sur la terre, ressemblait à celui qu'aurait laissé un immense arbre de pin qu'on aurait traîné ; « mais, ajoutait Paul, je n'ai jamais entendu dire que le village devait rester station-

sur la rivière l'éblouit un instant, et il vit ensuite que cette lumière sortait des yeux d'un grand serpent, dont la tête était élevée à une dizaine de pieds au-dessus de l'eau. Ce reptile avait une longue crinière comme un cheval, et à mesure qu'il la secouait, il en sortait des flammèches qui pétillaient comme un sapin embrasé ; en sorte que les écailles couleur d'argent qui lui couvraient la peau, brillaient comme des lames d'or frappées par les vifs rayons d'un beau soleil du midi. Le serpent ouvrit une grande gueule armée de dents semblables à des bayon-

naire parce que le serpent se baignait dans l'Oria8enrak ».

Il reste toujours quelque chose des impressions de l'enfance ; ce qui me fait croire qu'il répugnait à la susceptibilité de Paul de faire un aveu humiliant pour sa tribu, car il ajouta : « C'est vrai que mon village a été longtemps stationnaire, mais il augmente depuis une dizaine d'années ». Paul Tahourhenché aurait pu ajouter que c'est grâce à ses talents, à sa persévérance et à son industrie que son village prospère et augmente dans des proportions notables. Ce prince des Hurons, tout en travaillant au bien-être de sa tribu, s'est créé une belle et indépendante fortune ; et ce que j'admire en lui, c'est qu'il se rappelle avec orgueil que le sang huron coule dans ses veines.

nettes, et cria d'une voix de tonnerre, qui ébranla les deux rives : « Je hais la race des Hurons, mais je t'aime, toi, le Carcajou ; je veux être ton ami et te faire du bien ».

« — Merci de ta préférence, mon frère, dit Otsitsot dont les dents claquaient dans la bouche, mais ne pourrais-tu pas adoucir un peu ta voix qui va me défoncer les oreilles et briser le crâne ?

— Je suis le petit manitou que les anciens Hurons adoraient, répliqua le serpent, et ma voix, lorsque je suis en colère, bouleverse l'eau des lacs et des rivières, et secoue les montagnes ; mais comme je t'aime, je vais l'adoucir. Et la voïx du manitou devint aussi douce que celle du rossignol.

— La Robe-Noire nous dit que le petit manitou de nos pères était le diable des chrétiens ? fit le Carcajou, qui au lieu de notre bonne dame de Lorette, avait un dangereux voisin.

— Ton discours me surprend, répliqua le manitou, car je sais que tu te moques de la Robe-Noire, mais écoute, mon fils : le petit manitou est méchant comme le diable des chrétiens envers ses ennemis, et doux comme le lièvre qui vient de naître, envers ses amis. Je t'aime, vois-tu, et jasons tranquillement.

— J'ai peur, dit le Carcajou, je ne suis qu'un homme et il est difficile de jaser tranquillement avec un serpent aussi effroyable que toi.

— Qu'à cela ne tienne, fit le serpent, je vais te changer en lézard, en crapaud, en couleuvre, ou en ouaouaron ; choisis.

— Bien obligé de ta politesse, répliqua le Carcajou, j'aime mieux rester comme je suis ; mais toi ne pourrais-tu pas prendre une forme moins épouvantable ?

— Je n'ai rien à refuser à mon ami, fit le serpent, je puis me changer en

ours blanc, en loup, en panthère, en serpent à sonnettes qui charmera tes oreilles, comme le son du *chichicouè* (1) et même en homme, si tu le préfères, mon fils ?

— Je préfère la dernière forme, répondit le Carcajou.

— Il avait à peine prononcé ces paroles, que le serpent avait disparu, et qu'un petit vieillard, haut de trois pieds, dont les yeux brillaient comme ceux du chat-tigre, était en face de lui.

— Maintenant, dit le manitou, fais attention à mes paroles, et fais-en ton profit. Tu es paresseux comme un cancre, mais tu pourras dormir ou te promener toute la journée avec une bourse pleine d'argent dans ton capot.

— Bon ! fit le Carcajou.

— Tu es fier et orgueilleux ; je te

(1) Le bruit des sonnettes de ce serpent, quand il est irrité, a quelque ressemblance avec le *chichicouè*, instrument dont se servaient les Sauvages pour battre la mesure quand ils dansaient

couvrirai de soie, d'écarlate et de cercles d'argent, comme un grand-chef qui rend visite à Ononthio.

— Bon ! fit Otsitsot.

— Tu es ivrogne, et tu auras toujours dans ton sac à pétun, une bouteille d'eau-de-feu qui ne videra jamais.

— Hoa, cria le Carcajou, tu es un bon manitou, et de précaution pour tes amis ».

A cette partie de son récit, mon interlocuteur serra les lèvres et cracha deux ou trois fois dans l'Orio8enrak, soit comme signe d'une soif ardente, ou, peut-être, de mépris pour l'eau qui coulait à nos pieds.

Mais comme il vit que j'étais sourd à cette marque d'altération, il marmotta entre ses dents : « Le petit manitou avait de l'esprit, il savait qu'un Sauvage a toujours soif quand il a goûté à l'eau-de-feu, le petit manitou était généreux, il donnait au Carcajou de quoi l'étancher au besoin ».

Comme je tenais à prouver au Huron que j'avais autant d'esprit et que j'étais aussi généreux que le petit manitou, je lui versai un autre coup d'eau-de-vie. Ohiarek8en, après s'être humecté le gosier, continua sa légende.

« Le Grand-Chef refuse de te donner en mariage sa fille que tu aimes, parce que tu es pauvre, paresseux, ivrogne et libertin ; et il te la donnera, quand tu seras riche, sinon je lui tordrai le cou.

— Bon ! fit Otsitsot qui tenait peu au cou de son beau-père futur.

— La Robe-Noire veut te faire chasser par les chefs de ton village, mais je lui jouerai tant de mauvais tours qu'il te laissera tranquille. J'enverrai des belettes qui étrangleront ses volailles, des rats et des souris qui mangeront sa viande et sa farine, qui déchireront ses hardes, ses livres et ses papiers. Je tiendrai le sabbat toutes les nuits sur sa maison avec les matous que je rassemblerai de vingt lieues

à la ronde ; en sorte que, ne pouvant dormir, il laissera votre village.

— Bon ! dit le Carcajou ; mais s'il ne dort pas la nuit, il dormira le jour ; tu ferais mieux de lui tordre le cou ?

— C'est mon affaire et non la tienne, répliqua le manitou en colère ; je me changerai en loup invisible ; et l'on verra le beau vacarme que feront tous les chiens du village en hurlant, toute la journée, à l'entour de la maison de la Robe-Noire !

— Bon ! fit le Carcajou ; mais que faut-il faire pour obtenir tes bonnes grâces ?

— Une bagatelle, mon fils, répliqua le petit vieillard : renoncer à la religion chrétienne et prier, comme les anciens Hurons, le petit manitou.

— Mais, mon père, dit Otsitsot, il y a quelque chose qui m'inquiète : c'est de savoir où j'irai coucher la première nuit, quand je mourrai ?

— Dans mon paradis, mon fils.

— Bois-t-on de l'eau-de-feu dans ton paradis ?

— En voilà une demande ! s'écria le manitou ; il y a tant d'ivrognes dans mon paradis que je suis contraint de les tenir mort-ivres, depuis le matin jusqu'au soir et depuis le soir jusqu'au matin ; sans cela ils feraient un beau vacarme !

— Quel plaisir (1) ils doivent avoir ! observa le Carcajou : je veux aussi, moi, aller dans ton paradis et t'adorer, mon père.

— C'est bien, dit le manitou, mais prête l'oreille à mes paroles : si tu retournes à la religion chrétienne, je m'en vengerai sur toi et sur toute ta race. Je commencerai par t'étrangler,

(1) La remarque de Carcajou me rappelle un petit dialogue, dont j'ai été témoin. Deux bons ivrognes se rencontrèrent sur le marché de la basse ville
« — D'où viens-tu ?
— Des noces.
— As-tu eu bien du plaisir ?
— Ah ! mon cher, trois jours mort-ivre, sans connaissance, hors de raison !
— Quel plaisir tu dois avoir eu » !

je me baignerai tous les jours dans l'Oria8enrak et votre village restera stationnaire, sans diminuer ni augmenter. Et dans cent ans, ajouta le manitou en crachant dans la rivière, la proportion du sang huron, qui coulera dans les veines des hommes de ton village, à celui du sang français, sera comme celle de ma bave mêlée aux eaux de l'Oria8enrak ».

« Ayant ainsi parlé, le petit vieillard disparut. Le grand serpent éleva un instant sa tête au-dessus de l'eau, lança des flammes et disparut dans la rivière ».

Comme je vis que Ohiarek8en (1) avait repris son attitude contemplative je lui demandai ce que fit ensuite le Carcajou.

« Il buvait quand il avait soif, répliqua le Huron d'un air bourru.

— Que le manitou t'étrangle ! dis-je

(1) Ohiarek8en signifie serpent en langue huronne ; et par une coïncidence, due au hasard, le Serpent me contait cette légende.

en moi-même ; ton intention est de vider ma fiole sans finir ta légende ; mais à nous deux maintenant.

— Ecoute, Louis ; un brave Huron est un homme de parole, je me suis en conséquence fié à la tienne ; mais puisque tu refuses de tenir nos conventions, bonsoir, et que le diable t'abreuve, s'il est de tes amis !

— Arrête ! arrête ! mon frère, cria le Huron ; j'ai du chagrin, vois-tu, quand je pense à tout cela, et ça me rend triste.

— Je comprends, Louis ; tu voudrais noyer ton chagrin, et je veux bien croire le remède efficace ; mais un brave Huron doit se mettre au-dessus de ces misères, et si tu es un homme de parole, donne-moi des nouvelles du Carcajou, que je pense être depuis longtemps dans les griffes du diable.

— Ohiarek8en, fit l'Indien en se redressant avec fierté, est aussi fidèle à sa promesse que la marée du grand lac

qui remonte tous les jours les eaux du fleuve Saint-Laurent ; mais quant au Carcajou, les anciens n'étaient pas d'accord là-dessus, les uns disaient oui, les autres non. Il laissa le village la même nuit qu'il passa avec le manitou, et ne revint que longtemps après. Il était riche alors, et il donna un festin qui dura pendant huit jours ; le rhum coulait dans le village comme l'eau de l'Oria8enrak. Ah ! c'était le beau temps, va ! la jeunesse se divertissait aux dépens du Carcajou, sans s'inquiéter où il prenait l'argent. Mais les vieillards en jasaient ; les uns disaient qu'il avait trouvé un trésor, les autres qu'il avait vendu son âme au diable ; et comme il s'absentait longtemps et souvent, quelques-uns pensaient qu'il s'était fait l'espion des Français et des Anglais, toujours en guerre alors, et qu'il pêchait avec deux lignes.

Otsitsot, après s'être diverti pendant

bien des années, tomba malade et demanda Aharatenha, le docteur du village.

— Tu connais, mon frère, me dit le Huron, Aharatenha que les Canadiens appellent Coska ?

— Si je connais Coska, répliquai-je ; un homme poli, un homme d'esprit, un docteur sauvage, comme il le dit lui-même quand il soigne les Canadiens ; mais ce n'est pas lui que le Carcajou fit appeler ?

— Non, non, fit Louis ; t'as pas d'esprit, mon frère, pour un avocat, de parler ainsi ; mais, vois-tu, tous les Aharatenha ont connu bonne médecine, et c'était peut-être le grand grand grand-père de celui que tu connais.

Quand Aharatenha fut arrivé avec un sac plein de bons herbages, il regarda les yeux d'Otsitsot, s'assit près de son lit, et marmotta quelque chose entre ses dents.

— Que dis-tu, mon frère ? fit le malade.

— Je dis, répliqua le docteur, que tu prépares tes raquettes, car tu as un long voyage à faire.

— Mais, reprit Otsitsot, d'une voix basse, tu vois bien, Aharatenha, que je suis trop faible pour marcher en raquette !

— Puisque tu ne me comprends pas, mon frère, fit le docteur, je vais te parler plus clairement : tu verras peut-être le soleil couchant ce soir, mais tu ne le verras pas lever demain matin.

— Tu connais bonne médecine, Aharatenha, fais m'en boire, et si tu me guéris, je te donnerai beaucoup d'argent !

— Quand bien même tu m'en donnerais aussi gros que les montagnes du nord, je ne puis rien faire pour te sauver la vie ; l'eau-de-feu flambe dans ton estomac, et si je te faisais boire tout

l'Oria8enrak, il n'éteindrait pas plus le feu qui te dévore, que ne ferait une *tassée* d'eau versée dans une chaudière pleine de la gomme en fusion, dont on se sert pour calfater nos canots d'écorce ; il n'en sortirait que des flammes.

— Hoa ! fit le Carcajou, et il se cacha la tête sous sa couverte.

— Ecoute maintenant, dit Aharatenha, tu as toujours vécu comme un chien et si tu ne veux pas brûler, après ta mort, sur un brasier que toutes les neiges du Canada et toute l'eau du grand lac n'éteindront jamais, envoie chercher la Robe-Noire au plus vite.

Au même instant, un petit vieillard entr'ouvrit la porte de la maison, et se mit à crier : « Dépêche-toi, Otsitsot, de faire venir la Robe-Noire » ! Et il se prit à rire d'un rire si moqueur et si diabolique, que tous les assistants tremblèrent de frayeur.

— J'étouffe ! cria le Carcajou, on

me serre la gorge ! vite ! la Robe-Noire !

On courut chez le missionnaire, mais il était absent ; et quand il fut de retour, le Carcajou était froid comme un ouaouaron du lac Saint-Charles. Le prêtre raconta qu'un petit vieillard était venu lui dire de se rendre au plus vite à Québec, que son frère, tombé subitement bien malade, voulait le voir avant de mourir. Et les anciens croyaient que c'était un tour que le diable lui avait joué ; car, arrivé à Québec, il trouva son frère bien portant.

— J'avais raison de te dire, Louis, que le diable finirait par gripper le chien de Carcajou.

— Qu'en sais-tu ? reprit lentement le Huron ; ce n'est pas ton affaire, ni la mienne ; il peut avoir eu un bon moment avant de mourir ».

Voyant Ohiarek8en dans des sentiments si chrétiens, si charitables, je

crus qu'il avait oublié la seconde clause de notre traité, et je lui souhaitai le bonsoir ; mais il me la rappela bien vite et il me fallut lui verser le coup de l'étrier.

P. A. DE GASPÉ

FIN



TABLE

Avant-propos 11
Femme de la tribu des Renards .. 13
Le Loup-Jaune 55
La statue du général Wolfe 87
Le Village indien de la Jeune-Lorette 107



